FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

ANNÉE 1895 — 1896 N° 54.

CONSIDÉRATIONS SUR

L'ÉTIOLOGIE DES PERVERSIONS

ET DES

DÉPRAVATIONS SEXUELLES

CHEZ L'HOMME

THÈSE

POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue publiquement le 24 Janvier 1896

PAR

François-Albéric DESCHAMPS

ÉLÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE

Né à GENAC (Charente), le 24 Septembre 1872

Examinateurs de la Thèse..	MM.	MORACHE	professeur	*Président*
		DUPUY	professeur	*Juges*
		MESNARD	agrégé	*Juges*
		CHAMBRELENT	agrégé	*Juges*

Le Candidat répondra à toutes les questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical

BORDEAUX

IMPRIMERIE DU MIDI, P. CASSIGNOL

91, RUE PORTE-DIJEAUX, 91

—

1896

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41543506_0015

FACULTÉ DE MEDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

ANNÉE 1895 — 1896 N° 54.

CONSIDÉRATIONS SUR

L'ÉTIOLOGIE DES PERVERSIONS

ET DES

DÉPRAVATIONS SEXUELLES

CHEZ L'HOMME

THÈSE

POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue publiquement le 24 Janvier 1896

PAR

François-Albéric DESCHAMPS

ÉLÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE

Né à GENAC (Charente), le 24 Septembre 1872

Examinateurs de la Thèse..	MM. MORACHE	professeur		*Président*
	DUPUY	professeur		
	MESNARD	agrégé		*Juges*
	CHAMBRELENT	agrégé		

Le Candidat répondra à toutes les questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical

BORDEAUX

IMPRIMERIE DU MIDI, P. CASSIGNOL

91, RUE PORTE-DIJEAUX, 91

1896

Faculté de Médecine et de Pharmacie de Bordeaux

M. PITRES..... Doyen.

PROFESSEURS

M. MICÉ..... } Professeurs honoraires
AZAM..... }

	Messieurs
Clinique interne	PICOT. PITRES.
Clinique externe	DEMONS. LANELONGUE.
Pathologie interne	DUPUY.
Pathologie et thérapeutique générales	VERGELY.
Thérapeutique	ARNOZAN.
Médecine opératoire	MASSE.
Clinique d'accouchements	MOUSSOUS.
Anatomie pathologique	COYNE.
Anatomie	BOUCHARD.
Anatomie générale et Histologie	VIAULT.
Physiologie	JOLYET.
Hygiène	LAYET.
Médecine légale	MORACHE.
Physique	BERGONIÉ.
Chimie	BLAREZ.
Histoire naturelle	GUILLAUD.
Pharmacie	FIGUIER.
Matière médicale	de NABIAS
Médecine expérimentale	FERRÉ.
Clinique ophtalmologique	BADAL.
Clinique des maladies chirurgicales des enfants	PIÉCHAUD.
Clinique gynécologique	BOURSIER.

AGRÉGÉS EN EXERCICE

SECTION DE MÉDECINE	
Pathologie interne et Médecine légale	MESNARD. CASSAET. AUCHÉ. SABRAZÈS. LE DANTEC.
SECTION DE CHIRURGIE ET ACCOUCHEMENTS	
Pathologie externe	VILLAR. BINAUD. BRAQUEHAYE.
Accouchements	RIVIÈRE. CHAMBRELENT.
SECTION DES SCIENCES ANATOMIQUES ET PHYSIOLOGIQUES	
Anatomie	PRINCETEAU. CANNIEU.
Physiologie	PACHON.
Histoire naturelle	BEILLE.
SECTION DES SCIENCES PHYSIQUES	
Physique	SIGALAS.
Chimie et Toxicologie	DENIGÈS.
Pharmacie	BARTHE.

COURS COMPLEMENTAIRES

Clinique int. des enf.	MM. MOUSSOUS	Maladies mentales	MM. RÉGIS.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	DUBREUILH	Pathologie externe	DENUCE
Cliniq. des maladies des voies urin.	POUSSON	Accouchements	RIVIÈRE
Mal. du larynx, des oreilles et du nez	MOURE	Chimie	DENIGÈS

Le Secrétaire de la Faculté : LEMAIRE.

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

MEIS ET AMICIS

A mon Président de Thèse

MONSIEUR LE PROFESSEUR MORACHE

MÉDECIN INSPECTEUR

DIRECTEUR DU 18e CORPS D'ARMÉE

COMMANDEUR DE LA LÉGION D'HONNEUR

OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

AVANT-PROPOS

Nous croyons qu'il existe deux méthodes à suivre pour écrire une thèse : ou résumer le résultat de compilations pénibles ou exprimer sur une question accessible des idées personnelles. Après trois années d'études il nous serait impossible d'énoncer clairement nos conceptions sur les secrets de la médecine ; les recherches scientifiques exigent des qualités rares, l'espoir d'un Sisyphe ou l'opiniâtreté des Danaïdes. Modeste élève de modestes maîtres, nous avons dû choisir un sujet facile, persuadé que les grandes entreprises préparent les grandes déceptions.

De nombreux scandales provoqués par des hommes consirables ont attiré notre attention sur les manifestations anormales de l'instinct sexuel ; il nous a semblé intéressant de rechercher les causes de leurs passions vicieuses, parfois si puissamment impulsives. Notre étude étiologique des dépravations est plus philosophique que médicale. Sur ce sujet

nous avons commis quelques pages, empruntant à nos souvenirs de lectures anciennes de rares observations, nous avons pensé pour écrire et surtout écrit pour penser. C'est le seul mérite de cet humble travail que nous soumettons à l'indulgence de nos juges.

M. le professeur Pitres et M. le professeur Régis nous ont communiqué d'importantes observations, ils ont droit à notre reconnaissance.

A M. le professeur Morache, qui nous a fait l'honneur de présider notre thèse, nous adressons l'assurance de notre profonde gratitude.

INTRODUCTION

« Parmi les instincts réguliers et normaux dont la nature nous a pourvus, dit le professeur Ball, il n'en est certainement aucun qui exerce une aussi puissante influence sur nos sentiments et notre caractère que l'instinct génital, et pour cela même, il n'en est aucun qui se prête à des anomalies plus étranges même chez les sujets qui paraissent, sous tous les autres points de vue, avoir conservé l'équilibre de leurs facultés.

» Par ses rapports avec l'un des sentiments les plus puissants et les plus légitimes de la nature humaine, l'étude de ses anomalies présente autant d'intérêt pour le philosophe que pour le médecin. Par ses connexions intimes avec la médecine légale, elle offre au point de vue pratique une importance hors ligne. Tous les jours, les tribunaux ont à s'occuper d'affaires scandaleuses, dans lesquelles la part du crime et de la folie est presque impossible à déterminer. Il

est absolument indispensable de s'appuyer sur des connaissances solides et pratiques pour arriver à une saine appréciation des faits de ce genre. »

La connaissance de l'étiologie de ces faits nous a semblé utile, elle peut permettre d'établir en quelle mesure les actes incriminés sont déterminés et involontaires. Pour rendre notre tâche plus facile, nous inspirant des travaux de Charcot, de P. Magnan, de Kraft-Ebing et des auteurs qui ont étudié les manifestations diverses de l'instinct sexuel, nous divisons ces anomalies en deux catégories.

1° Les perversions.

2° Les dépravations.

Dans la première partie de notre travail, nous rechercherons les causes de la perversion, dans la deuxième, les causes de la dépravation.

CHAPITRE PREMIER

Définitions et classifications

De la Perversion

Les perversions de l'instinct sexuel caractérisées par un ensemble de pratiques génésiques anormales sont presque toujours innées et instinctives, « quelques-unes peuvent être modifiées par le genre de vie, le milieu social, mais toutes tiennent au développement défectueux du système nerveux » (Charcot, Magnan) ; « elles dépendent directement de la dégénérescence mentale » (Ballet) ; elles sont la manifestation d'un état morbide dont les impulsions sont parfois irrésistibles et déterminées. Les pervertis (imbéciles, débiles ou simples déséquilibrés) sont donc souvent des fous ou des dégénérés malades, clients de Bicêtre ou de la Salpêtrière. L'hérédité leur transmet des stigmates physiques ou des tares psychiques ;

les uns sont dus à des arrêts de développements (microcéphalie, hermaphrodisme), les autres à des excès (instinct, appétits) ou à des erreurs (inversion congénitale de l'instinct sexuel) de développement.

Le fonctionnement de leur système cérébro-spinal a subi des modifications importantes, modifications qui ont permis à Magnan de les classer en quatre catégories : 1° les spinaux ; 2° les spinaux-cérébraux postérieurs ; 3° les spinaux-cérébraux antérieurs ; 4° les cérébraux antérieurs. Nous étudierons ultérieurement ces variétés de perversions.

A ces troubles du système nerveux s'associent des troubles psychiques caractérisés par l'altération des éléments de l'amour normal. Ces éléments sont au nombre de trois : 1° un excitant, la présence ou au moins la représentation mentale d'un individu du sexe contraire ; 2° l'impression produite par la vision, le contact ou la représentation mentale de cet individu, cette impression fait naître un désir ; 3° ce désir qui conduit à l'accomplissement de l'acte sexuel.

Chez les pervertis, la fonction peut être troublée, faussée dans l'un quelconque de ses éléments constitutifs. (Ballet).

« 1° L'excitation a lieu, mais elle n'aboutit pas au désir du contact charnel et de la satisfaction physique, elle suffit à l'individu qui s'y complaît et ne va pas plus loin. C'est le cas des érotomanes (cérébraux antérieurs de M. Magnan). Ces déséquilibrés sont dominés par une passion toute platonique aussi intense qu'exclusive, qui les conduit à des actes déraisonnables et absurdes. Tel est le cas de cet élève des Beaux-Arts dont Magnan a rapporté l'observation.

» 2° D'autrefois, et c'est à cette catégorie qu'appartiennent le plus grand nombre de perversions génitales, l'excitation a pour conséquence l'érection, la satisfaction génitale plus ou moins complète, l'orgasme vénérien, mais elle est anormale

quant à sa nature, et presque toujours aussi tyrannique qu'anormale. » (Charcot.)

Le *satyriasis* est le type des aberrations sexuelles par exagération de sensibilité.

3° Chez d'autres pervertis, on constate le besoin d'une excitation anormale; mais celle-ci suffit à la satisfaction sans qu'il y ait éjaculation, ni même dans quelques cas érection. C'est le cas des *exhibitionnistes*.

4° L'excitation chez d'autres est produite par des sensations périphériques (spinaux de Magnan). L'érection est provoquée par une sorte de besoin bestial. Tel est le cas de certains idiots qui se livrent à l'onanisme, de certains pervertis affectés de priapisme.

5° Chez d'autres pervertis la perversion se traduit par l'anomalie de l'excitant mais elle ne suffit pas comme chez les exhibitionnistes à la satisfaction génésique. Le désir n'est plus comme à l'état normal provoqué par le contact, la vue ou la pensée de l'individu du sexe contraire, l'appétit génésique est sollicité par des objets ou par des êtres qui dans les conditions physiologiques sont indifférents ou repoussants. En même temps il devient brutal et impérieux. Dans ce groupe se placent les individus affectés de bestialité ou de l'inversion sexuelle désignée encore par Wesphal sous le nom de sensibilité sexuelle contraire.

A ces différentes classes admises par Charcot, Ballet, etc., etc., aux différents spinaux ou cérébraux de Magnan que nous étudierons ultérieurement, on doit ajouter diverses variétés de perversions sexuelles décrites par Krafft-Ebing et Moll dans des ouvrages récents.

Ces professeurs ont publié une étude remarquable sur les inversions. Ils distinguent des uranistes qui recherchent les plaisirs sexuels avec l'homme, des fétichistes amoureux d'ob-

jets tels que mouchoirs, pantalons, chaussures, etc., etc., des masochistes qui éprouvent une vive jouissance à se laisser maltraiter par la femme, des sadistes, imitateurs du marquis de Sade ; chez ces invertis le penchant sexuel se manifeste par le désir de battre, d'humilier et de maltraiter la personne aimée. Les mixoscopistes qui trouvent leur satisfaction, non dans le coït normal, mais dans le spectacle du coït d'un autre, etc., etc.

Krafft-Ebing qui a cherché à classer les divers degrés d'inversion sexuelle a établi les formes suivantes :

Classification de M. Krafft-Ebing.

Schéma des névroses sexuelles

I. *Névroses périphériques.*

a) Sensorielles.
b) De sécrétion.
c) Motrices.

II. *Névroses spinales.*

a) Affection du centre d'érection : excitations, paralysie, faiblesse d'excitation.

b) Affections du centre éjaculatoire : rapidité de l'éjaculation, difficulté de l'éjaculation.

III. *Névroses d'origine cérébrale.*

a) Paradoxie (instinct sexuel se manifestant en dehors des limites de la vie sexuelle normale, avant ou après.)

b) Anesthésie (absence d'instinct sexuel innée ou acquise.)

c) Hyperesthésie (exaltation de l'instinct sexuel, satyriasis, nymphomanie.)

d) Paresthésie (perversion de l'instinct) comprenant :

1° L'amour cruel et sanglant;

2° L'anthropophagie dans l'amour;

3° La flagellation active et passive;

4° Le penchant pour un objet inanimé;

5° L'exhibition;

6° La nécrophilie;

7° L'instinct sexuel contraire ou inversion;

8° La bestialité.

La classification suivante, proposée par M. Lacassagne (cours de médecine légale de la Faculté de Lyon 1884-1885), est naturelle, très simple, en même temps que très générale.

Partant de ce principe que tout phénomène physiologique, toute fonction peut être altérée suivant deux modes principaux, le professeur de Lyon admet deux grands groupes.

Premier groupe : *Formes pathologiques portant sur la quantité.* — Par quantité il faut entendre le degré plus ou moins élevé d'activité, d'énergie avec laquelle la fonction s'accomplit.

Il est évident que cette quantité ne peut être qu'augmentée ou diminuée. Et si l'on prend garde que tout phénomène physiologique a une plus grande tendance à s'exagérer qu'à s'affaiblir dès qu'une influence morbide l'intéresse, on se rend compte pourquoi les états d'augmentation sont bien plus nombreux que ceux de diminution. Ce premier groupe se subdivise en deux classes qui comprennent des états de diminution ou de torpeur, la frigidité habituelle ou momentanée; l'impuissance; l'absence congénitale d'appétit sexuel; l'érotomanie.

Deuxième groupe : *Formes pathologiques portant sur la qualité.* — Par qualité, il faut ici entendre le sens dans lequel la fonction s'exécute, la direction qu'elle doit prendre, le but qui lui est assigné en un mot. L'instinct sexuel peut être perverti, c'est-à-dire dévié de son objectif naturel, de diverses façons. De là, deux classes de perversions.

a) L'inversion de l'instinct sexuel sous deux aspects : la pédérastie, le tribadisme.

b) Les déviations proprement dites, comprenant :

1° La nécrophilie, c'est-à-dire l'amour pour le cadavre.

2° La bestialité, c'est-à-dire l'amour pour un être vivant autre que la personne humaine, pour l'animal ;

3° Ce que M. Lacassagne appelle le nihilisme de la chair, c'est-à-dire le penchant pour un objet inanimé, inerte, une statue par exemple, le fétichisme dans l'amour de Binet, l'azophilie de M. Chevalier.

La définition et la classification de l'inversion sexuelle, l'une des plus originales perversions, ont fait longtemps le sujet de longues discussions. Casper, Gley, Tarnowsky, Mantegazza, Moll établissent des discussions différentes. Cette inversion est désignée encore sous le nom de pédérastie, terme impropre qui caractérise les amateurs de garçons (du grec παιδος εραστης), d'homosexualité (contrœrasexualempfindungen de Wesphal), de commasculation, d'uranisme par Ulrichs et Krafft-Ebing.

Krafft-Ebing distingue parmi les anomalies sexuelles des perversions et des perversités « on parle de perversion, dit-il, quand l'instinct sexuel est un instinct pervers, tandis qu'on parle de perversité quand il s'agit d'une action perverse, sans tenir compte du mobile qui a déterminé cette action, que ce soit un penchant pervers ou tout autre mobile, une intention criminelle. » Krafft-Ebing classe parmi les perversions toutes les inversions sexuelles.

Quelques auteurs les considèrent comme de simples perversités. Nous distinguerons deux catégories d'inversions; les unes provoquées par les causes ordinaires de perversions, sont souvent héréditaires, toujours morbides. Les autres, simples perversités ou plutôt simples dépravations passagères, provoquées chez un sujet normal par les causes ordinaires de la dépravation (surtout par le milieu et le climat, l'exemple ou l'état social).

Quelques voyageurs savent qu'en certaines contrées où les femmes sont d'une laideur repoussante (au Tonkin, en Cochinchine), la pédérastie est pratiquée sur de jeunes garçons (boys) par des individus civilisés ordinairement sains. Ces dépravés (souvent par crainte de maladies vénériennes, fréquentes chez les femmes) pratiquent la pédérastie sur des enfants dont les formes harmonieuses et graciles rappellent celles des femmes de leur pays. C'est là un simple vice, et non le syndrome caractéristique d'un état morbide. De longues habitudes de pédérastie peuvent rendre cette passion permanente, mais elle disparaît le plus souvent avec la cause déterminante (le climat, le milieu); d'ailleurs un grand nombre de dépravés s'y livrent, sans grand plaisir, pour satisfaire les exigences des organes génésiques.

Il existe une autre catégorie intéressante de dépravés qui pratiquent le coït anal. Quelques amants passionnés ou désireux d'éviter une grossesse se livrent parfois sur leur maîtresse à l'acte génital désigné par le docteur Moll, par l'expression : « *Intromissio penis in anum* ». Ces passionnés sont évidemment des dépravés. Ils diffèrent des uranistes, car la beauté du mâle n'éveille en eux aucun désir sexuel ; ils sont incapables de se livrer à l'homosexualité. Leur sens moral peut être affaibli par l'éducation de telle autre influence, mais il n'est jamais perverti. Nous distinguerons

donc deux sortes d'inversion, deux ordres de causes de cette anomalie sexuelle, deux catégories d'invertis : 1° les invertis uranistes pervertis, portés par leurs penchants morbides vers l'homme ; 2° des *invertis* dépravés : certains pédérastes et les hommes qui pratiquent le coït anal sur la femme.

De la dépravation.

Les considérations qui précèdent nous permettent de définir la dépravation : « un ensemble de simples débauches ou de manifestations immorales de l'instinct sexuel, presque toujours moins anormales que les anomalies de la perversion. » La dépravation comme la perversion peut être caractérisée par un certain état psychique (exagération de l'imagination et de la sensibilité) ou parfois par un état physique (maladies, frigidité fonctionnelle, phymosis), mais ces états qui déterminent des actes sexuels anormaux sont presque toujours acquis (Ballet, facteurs sociologiques, abus et satiété génésique, etc.). Chez les dépravés, certaines influences provoquant des vices et des débauches amènent un penchant; chez le perverti, le penchant peut rarement être attribué au vice ou à la débauche.

La dépravation est un vice; elle n'est pas une maladie. Ses manifestations sont souvent passagères, provoquées par des influences momentanées (à certains âges de la vie). Les dépravés sont des débauchés ou de simples libertins, nombreux dans la foule civilisée de cette fin de siècle. Ils sont responsables de leurs actes, parce qu'ils ont le libre exercice de leur volonté.

Les lois qui président aux relations de l'homme avec la femme sont soumises à deux influences, l'une psychique, un

sentiment, l'amour, l'autre plutôt physique, une simple propension répondant aux exigences de l'instinct sexuel.

Chez les animaux, dit le docteur Moll, il est aisé de différencier l'amour de l'instinct sexuel ; l'instinct existe seul. Chez l'homme, sous l'influence de l'hérédité, de la vie psychique, de l'éducation, etc., ces deux éléments, amour et instinct, ont contracté des relations si intimes, qu'il est souvent impossible de les distinguer l'un de l'autre. Il nous arrivera fréquemment de les confondre dans notre étude sur l'étiologie de la dépravation, mais cette confusion est de peu d'importance, parce que les considérations qui s'appliquent à l'un peuvent être rapportées à l'autre. Chez le dépravé, le sentiment exagéré ou affaibli provoque des manifestations anormales de l'amour ; mais ce sentiment souvent fait défaut ; l'amour normal n'existe pas en effet chez l'homme sans une certaine raison ; chez le perverti, l'amour normal peut disparaître, l'instinct seul rester.

Les dépravés sont normaux, raisonnables, cependant presque toujours originaux. Leur état physique ou psychique diffère peu de l'état ordinaire, leurs actes surtout sont anormaux ; leur simple originalité psychique suffit à provoquer ces actes.

Une classification des faits de débauches sexuelles qui caractérisent la dépravation s'impose; mais parce que ces actes sont multiples et complexes, cette classification ne saurait être très claire ni très précise.

Cependant, nous considérerons comme dépravés :

1° Les libertins génésiques qui recherchent d'une façon exagérée les plaisirs naturels normaux avec une seule ou plusieurs femmes, et les dépravés qui commettent des actes incestueux ;

2° Les hommes qui, privés de femmes, s'adonnent aux

plaisirs solitaires pour satisfaire le plus souvent les exigences impérieuses du besoin sexuel ; en se livrant à la masturbation, ils pensent à la femme ; ces faits les distinguent des uranistes masturbateurs qui songent à un homme, et des érotomanes imaginatifs exclusivement masturbateurs.

3° Les passionnés, qui exigent des femmes des attouchements et des excitations anormales.

4° Ceux qui par vice ou pour satisfaire aux exigences de la femme se livrent sur elle aux pratiques du saphisme et de l'onanisme (buccal ou vaginal).

5° Quelques individus qui, par libertinage ou pour éviter une grossesse, pratiquent sur la femme l' « *intromissio in anum* » et enfin certains pédérastes dont nous avons parlé précédemment. La plupart de ces pratiques sont décrites dans un opuscule *(Gamiani)* attribué à Musset. Toutes ces dépravations sont les manifestations variées de l'amour ou du désir excessif de la femme, l'exagération d'un sentiment et du désir normal. Chez les pervertis, il n'en est pas toujours ainsi ; certains se livrent à ces pratiques sur les hommes, d'autres recherchent les animaux ou les cadavres.

Dans cette échelle de la dépravation, il est certain que les simples libertins génésiques du premier degré diffèrent peu de l'individu normal et que les dépravés de la dernière catégorie diffèrent peu des uranistes. De même qu'il est parfois impossible de fixer nettement la ligne de démarcation entre la raison et la folie, il est souvent difficile d'établir des limites et de définir les caractères de l'une ou l'autre anomalie sexuelle. Sans doute, l'état social, cause importante de dépravation, influe peu sur l'érotisme du perverti, mais l'érotomane, perverti et malade, peut subir, comme le dépravé, simple débauché, l'influence de l'imagination. Les mêmes causes peuvent produire des effets divers ; la tuber-

culose et la neurasthénie jouent un rôle étiologique également important dans la production de la perversité et de la dépravation ; ces mêmes causes produisent des effets dissemblables parce que les sujets en reçoivent des impressions d'intensité variable, différenciées par certains états héréditaires, plus ou moins pathologiques, etc., de l'individu. Étudier ces causes et ces états, tel est le but de notre travail.

CHAPITRE II

Les mêmes causes qui produisent la dégénécesrence mentale (l'influence héréditaire des ascendants, l'état des parents au moment de la conception, les maladies de la grossesse, les mariages consanguins, l'alcoolisme) peuvent provoquer des perversions de l'instinct sexuel. De toutes ces causes, la plus importante est certainement l'hérédité. Un grand nombre de pervertis ont eu parmi leurs ascendants, des névrosés ou des fous. « Les ascendants, écrit le docteur Emile Laurent, dans une étude remarquable de psychologie pathologique, transmettent à leurs descendants, non seulement leur forme corporelle avec des défectuosités physiques, mais leurs défectuosités intellectuelles et morales. Les parents lèguent au fils un système cérébro-spinal défectueux, taré ; cependant, il ne faut pas croire que le père a dû forcément se livrer aux mêmes emportements que le fils. Non. Néanmoins, la chose est possible, un érotomane peut engendrer un érotomane. Mais il n'en est pas généralement ainsi. Il existe chez les ascendants une tare cérébrale : folie,

névrose et alcoolisme. Les descendants ne seront pas fatalement et sûrement des fous, des névrosés ou des alcooliques. Ils pourront l'être assurément, mais ils seront avant tout des dégénérés, c'est-à-dire des êtres qui tiennent de leurs ascendants un système nerveux, sinon malade, mais au moins dont l'équilibre est rompu. Et ce défaut d'équilibre pourra se manifester de mille façons différentes ; c'est ce qui faisait dire à Legrand de Saulle, que l'hérédité transmet, mais qu'elle transmet en transformant. Et Ball exprime la même idée en disant qu'il n'y a pas de folies héréditaires, mais des fous héréditaires. Ainsi, une épileptique, par exemple, pourra engendrer plusieurs enfants marqués du sceau de la dégénérescence ; mais l'état mental de ces dégénérés pourra différer pour chacun d'eux. Il n'y aura que le terrain de la dégénérescence qui présentera pour tous le même caractère d'infériorité. L'un sera un fou moral, un criminel, l'autre, un névrosé qui n'entrera jamais dans la phase délirante, mais qui rappellera son origine pathologique par une foule de bizarreries et d'excentricités. Il en est de même pour les dégénérés atteint de dépravation sexuelle. Ce sont presque tous des héréditaires, mais la tare nerveuse de leurs ascendants peut être variable, rarement cette tare est unique et isolée, le plus souvent l'hérédité est convergente et chacun des ascendants a contribué pour sa part à la déchéance du produit. »

« L'hérédité transmet des vices psychiques dont le rôle dans l'étiologie des perversions est important. Les dégénérés pervertis héritent de leurs ascendants d'une intelligence imparfaite. Leur volonté et leur sens moral affaiblis laissent le champ libre aux instincts malfaisants. Leur monomanie est désignée par Magnan sous le nom de syndrome épisodique pour montrer qu'elle est un symptôme germant sur un terrain mental profondément déséquilibré.

» Ces vices psychiques les prédisposent aux perversions sexuelles ; à la faveur des lésions de la volonté, d'une émotivité morbide, leurs impulsions deviennent irrésistibles. »

Les tares héréditaires se traduisent encore par l'impuissance absolue qui diffère de l'anaphrodisie et de la frigidité : l'une est héréditaire, les autres sont souvent à la fois héréditaires et acquises. Aucune excitation normale ou anormale ne peut vaincre cette impuissance. Mais l'imagination en délire peut provoquer une perversion psychique anormale. « On connaît, dit Ballet, le cas d'un jeune officier d'artillerie que laisse absolument froid la vue et le contact des femmes les plus belles : il n'a jamais eu ni désir, ni érection. Inutile de dire qu'il s'afflige de cet état, qui est la conséquence d'une lourde hérédité névropathique. »

L'anaphrodisie est une syncope génitale qui rend des masturbateurs effrénés, des pédérastes et des sodomistes impuissants dans les rapports naturels. Ni lésion physique, ni difformité apparente, ni maladie organique n'existent pour expliquer cet état. De mauvaises habitudes peuvent le déterminer sans doute, mais il est aussi inné, originel. « La timidité enfantine ou stupide de certains garçons grands et bien développés, dit Garnier, qui les empêche de parler aux filles, d'être sensibles à leurs charmes et à leurs agaceries, et qui se satisfont simplement eux-mêmes, en est une image frappante. »

Cette fatale habitude de masturbation solitaire, véritable folie, peut déterminer cette anaphrodisie.

Elle se caractérise par le défaut ou l'absence persistante de l'érection aux excitants vénériens naturels, alors qu'elle a lieu autrement. L'inertie absolue des organes génitaux dans les conditions les plus favorables, par l'absence de désirs, l'inappétence à l'érection fonctionnelle, remplacée par des

appétits dépravés, des goûts bizarres et contre nature, la distinguent essentiellement.

En frappant d'atonie, d'inertie et d'insensibilité les organes copulateurs et les foyers érotiques, dans les conditions les plus favorables à en provoquer l'éréthisme, la turgescence et l'érection, cette névrose est analogue à l'impuissance physique. Son développement spontané et sa durée passagère, accidentelle, en forment la différence distinctive; mais elle est parfois graduelle et durable, quand l'origine en est native, innée, constitutionnelle, artificielle et morbide. Elle se distingue alors de l'impuissance physique en ce qu'en dehors des rapports normaux, les organes conservent leur virilité comme dans l'inversion sexuelle. La masturbation est aussi commune ordinairement aux personnes atteintes de ces deux formes d'anaphrodisie sexuelle. L'attraction ou la répulsion entre individus du même sexe en est l'unique différence.

L'hérédité, nous l'avons dit, transmet des tares physiques parmi lesquelles on peut décrire l'hermaphrodisme. Ce stigmate peut devenir une cause importante de perversion sexuelle. On distingue un hermaphrodisme interne et un hermaphrodisme externe ou apparent. L'hermaphrodisme interne dont on a longtemps contesté la réalité ne saurait plus être révoqué en doute. Il consiste dans le développement simultané de testicules et d'ovaires; il constitue une monstruosité curieuse. L'hermaphrodisme externe ou apparent est un faux hermaphrodisme. Tantôt il résulte du développement anormal du clitoris chez la femme, tantôt chez l'homme un hypospadias avec soudure incomplète de la fente uro-génitale : de là, au dessous de la verge, entre les deux scrotums un cul-de-sac plus ou moins profond dont l'ouverture simule une vulve (Ballet). On est souvent, à la naissance, indécis sur le sexe deces pseudo-hermaphrodites, ou on les

déclare à la mairie comme appartenant à un sexe qui n'est pas le leur : on les éduque en conséquence (cas d'Alexina B...). De là chez ces malformés, une manière d'être, des tendances, des goûts qui rappellent ceux des invertis. Mais ici la perversion morale est secondaire, elle est subordonnée à la malformation physique dont elle dépend.

D'autres causes héréditaires ou non agissent sur l'étiologie de la perversion; certaines tares caractérisées par des troubles psychiques et physiques jouent un rôle particulièrement important. La folie semble occuper le premier rang, puis viennent ensuite les névroses, l'hystérie, l'épilepsie, la neurasthénie, des maladies ou des diathèses, la tuberculose, l'alcoolisme, etc., etc. Ces différents états pathologiques peuvent être acquis.

Ball rapporte l'observation d'un perverti dont le père était un halluciné persécuté; dans le pays où il vivait il était connu sous le nom de *fou*. Cet homme, mort à un âge très avancé, a eu dix-neuf enfants. (La longévité et la fécondité excessives constituent également des prédispositions à l'aliénation mentale.) Dans sa thèse (Délire chez les dégénérés) Legrain énumère les tares héréditaires d'un autre perverti; elles sont écrasantes. Du côté maternel, sa grand'mère est hystérique; sa mère eut, à la suite de ses couches, un accès de délire mélancolique, elle mourut phtisique; un de ses oncles fut interné comme aliéné, une de ses tantes était femme d'un caractère exalté, aventureux, voyant tout en noir et qu'on dut interner pendant quatre mois dans un asile; une seconde tante est une mélancolique; une troisième une faible d'esprit d'une bizarrerie extraordinaire, mère d'une fille presque imbécile; un cousin germain est un débile qui a des manies singulières; un autre cousin germain est également un être bizarre, original, vivant seul sans voir personne. Du côté

paternel nous trouvons un grand-oncle mal équilibré, c'était un esprit aventureux et dépensier, il se ruina et vint finir dans un asile. Un autre oncle est un homme versatile. Parmi les collatéraux nous trouvons une sœur épileptique. Voilà, certes, une accumulation de vices héréditaires suffisant pour expliquer toutes les anomalies de la folie génésique.

L'alcoolisme des ascendants est encore une cause toute puissante de perversion sexuelle chez les descendants.

A ces nombreuses causes d'anomalies de l'instinct génésique, on doit en ajouter une nouvelle assez fréquente, l'hérédité tuberculeuse.

« La phtisie, dit Laurent, engendre le plus souvent un être dégénéré physiquement et mal armé au point de vue physiologique pour résister à toutes les causes de maladie qui nous assaillent. Le système cérébro-spinal des tuberculeux peut être touché et la tuberculose dont la place est importante dans l'étiologie des dégénérescences provoque des perturbations génésiques importantes. »

D'ailleurs les descendants de tuberculeux ont souvent des faiblesses de caractère et de volonté, ils cèdent aisément à tous les entraînements, entraînements des milieux sociaux, entraînements des passions.

Certaines maladies infectieuses (fièvre typhoïde, etc.) peuvent être des causes déterminantes de perversion. Trouvant un cerveau dont la résistance est moindre, elles donnent naissance à des troubles génésiques qui révèlent le terrain psychopathique.

Mais de toutes les causes qui préparent ou déterminent les perversions sexuelles, les névroses, souvent transmises par l'hérédité, jouent le rôle le plus important ; le plus grand nombre des pervertis sont des épileptiques, des hystériques ou des neurasthéniques.

« Les troubles de la sphère sexuelle sont fréquents chez l'épileptique, écrit le docteur Sérieux, aussi bien chez ceux où l'anatomie pathologique ne peut rien découvrir que chez d'autres où la maladie est symptomatique d'une lésion remontant aux premières années. Mais il nous semble que ces troubles des fonctions génésiques chez les épileptiques ne présentent rien de spécial, qu'on peut rencontrer chez eux toutes les modalités possibles. Bien entendu, nous ne voulons pas parler des délires érotiques transitoires, consécutifs à la manifestation convulsive : ces impulsions irrésistibles, inconscientes, entraînent le malade aux actes les plus odieux : la perte du souvenir est complète. »

On peut lire, dans Krafft-Ebing, le cas d'un épileptique à lourdes tares héréditaires, qui après l'attaque se précipitait sur sa mère et voulait la violer.

Revenu à lui, il avait perdu tout souvenir de ce qui s'était passé. Les mœurs de cet épileptique en dehors des attaques étaient irréprochables. Arndt rapporte plusieurs cas d'épileptiques incestueux qui entretenaient des relations avec leur mère ; le cas d'un père épileptique vivant maritalement avec sa fille. Mais ces faits sont plutôt caractéristiques d'une grande dépravation ; il est presque aussi fréquent de voir l'épilepsie provoquer de véritables perversions.

Lombroso signale la fréquence de l'onanisme et de la pédérastie chez les épileptiques. Un cas intéressant de sadisme chez un épileptique a été publié par Gyurkovechky. « Il s'agit d'un garçon de quinze ans, P..., qui a un ami, un nommé B..., âgé de quatorze ans. La mère de ce dernier avait remarqué que son fils portait des meurtrissures sur les bras, les reins et les cuisses. On apprit que B... était payé par P... pour se laisser fortement pincer par lui. Quand B... criait et pleurait de douleur, P... continuait à le pincer d'une main et

se masturbait de l'autre. Interrogé, P... a avoué que la masturbation, au moment où B... criait, lui était très agréable. P... était épileptique et possédait une hérédité nerveuse très chargée. »

De nombreuses observations pourraient montrer combien les pratiques solitaires sont fréquentes chez ces malades. Mais chez eux toutes les manifestations anormales de l'instinct sexuel relèvent non seulement de la névrose, de l'épilepsie, mais encore de la dégénérescence mentale. Ces deux états coexistent souvent, car l'hérédité nerveuse a de nombreuses relations avec le mal comitial. (Il en est de même pour l'hystérie. Souvent les impulsions sanguinaires, les actes d'anthropophagie qui accompagnent parfois la crise épileptique se rencontrent en dehors des accès).

Nous pourrions répéter pour l'hystérie ce que nous avons dit pour l'épilepsie ; on a longtemps pu croire que l'hystérie était synonyme de nymphomanie, les travaux de Morel, de Moreau (de Tours), de Delasiauve ont détruit cette légende; cependant quand l'hystérie n'agit pas comme cause déterminante elle prépare souvent des manifestations anormales de l'instinct sexuel.

« L'hystérique, en effet, écrit Laurent, est le roi des déséquilibrés. C'est un être fantasque, changeant et versatile, un protée aux multiples formes, une girouette que font tourner tous les vents. Esprit chimérique et romanesque, il ne sait jamais garder une juste mesure. De là ces passions érotiques que rien ne justifie et que rien ne peut vaincre. »

On peut encore attribuer à l'hérédité certaines perversions provoquées par des hallucinations génitales. Ces hallucinations tiennent une place importante dans les délires systématisés des dégénérés. Dans la *Paranoia persecutoria* les docteurs Cullère et Krafft-Ebing signalent des perversions

sexuelles chez les persécutés. Schule décrit le délire systématique des masturbateurs, le délire des persécutions à forme cérébro-spinale. La coexistence fréquente du sentiment religieux avec le délire érotique a depuis longtemps été remarquée. Ils se prêtent l'un l'autre un mutuel appui (mysticisme, hallucinations génitales).

Aussi curieuses que ces hallucinations sont les obsessions génitales de certains neurasthéniques. La neurasthénie est d'ailleurs sous toutes ses formes une fréquente cause de perversion.

La neurasthénie héréditaire ou acquise, provoquée chez des sujets prédisposés ou non par le surmenage intellectuel, sensoriel, musculaire, le traumatisme, etc., etc., peut être parfois causée par l'abus des plaisirs sexuels, mais souvent aussi elle précède ces abus et joue un rôle considérable dans l'étiologie de la perversion. Un grand nombre de neurasthéniques sont portés par leur tempérament nerveux à abuser des plaisirs génitaux. Parce que leur volonté est faible, qu'ils recherchent souvent des plaisirs excessifs et variés, s'ils éprouvent dans la satisfaction des besoins génésiques une jouissance vive, ils se livrent à la passion sexuelle parfois immodérément. La neurasthénie s'accompagne parfois d'hyperexcitabilité génésique ou d'impuissance et cette conséquence, d'abord simple accident bénin, peut devenir chez eux un trouble immense susceptible de produire toutes les variétés de la perversion.

Moll a rapporté une observation intéressante de fétichisme chez un neurasthénique. « Il s'agit d'un ouvrier X, âgé d'une quarantaine d'années. Il a une belle stature. Il vient me trouver, dit Moll, pour ces troubles d'origine neurasthénique et hypochondriaque, maux de tête, lassitude dans les jambes, absence de goût pour le travail, douleurs le long du dos,

etc. Un jour, après avoir été déjà quelque temps en traitement, il me raconta sa vie sexuelle.

» Il n'a jamais eu de penchant pour la femme ; par contre, les beaux hommes l'excitaient d'une façon particulière. Jamais il n'avait pratiqué la pédérastie ni la masturbation mutuelle, mais, il s'adonnait souvent à l'onanisme solitaire ; sa plus grande jouissance était de voler le linge, le mouchoir d'un bel homme, d'y envelopper son pénis et de se masturber ainsi. A cet effet, il se servait souvent des mouchoirs d'un de ses amis, et pour éviter tout soupçon de vol, il laissait à la place du mouchoir volé un des siens, de sorte qu'il faisait toujours croire à une confusion accidentelle. Lorsqu'il n'avait pas de mouchoir à sa disposition, il se masturbait en évoquant l'idée d'un mouchoir ou d'un autre linge d'homme. Il a souvent pratiqué le coït avec des filles publiques, mais presque toujours sans éprouver de grande satisfaction ni de jouissance. Il ne pouvait, dans ces conditions, avoir une érection ou une éjaculation qu'en pensant au mouchoir d'un homme ; le coït était plus facile à pratiquer lorsqu'il emportait le mouchoir d'un ami et le tenait à la main tout le temps de l'acte sexuel. »

L'idiotie, la débilité mentale, l'imbécillité peuvent également devenir des causes de perversion. Certains imbéciles éprouvent des passions amoureuses excessives ; Jean Richepin, dans son roman intitulé : *Miarka ou la Fille de l'ours*, a admirablement analysé et exprimé ce sentiment amoureux qui pousse au cœur des imbéciles. Mais quand ces êtres sont aiguillonnés par l'amour, n'ayant pour les retenir aucune des habitudes héréditaires et acquises qui servent de frein à l'homme normal, ils courent à la satisfaction de leurs appétits et le plus souvent ils tuent ou violent l'objet de leur amour. L'impulsion charnelle commande, ils obéissent

et la brute se réveille tout entière. « Nombreux sont les cas où les imbéciles commettent des viols précédés ou suivis d'assassinat. » (Laurent.)

L'exaltation des fonctions génitales, dont l'importance étiologique est considérable, provoque surtout des anomalies de l'instinct sexuel chez les maniaques; cette exaltation est fréquente dans la période prodromique de l'accès (Foville et Marcé); Schule décrit des « manies sexuelles ayant pour base des lésions utérines, des excès vénériens, une passion érotique... Elle se manifeste par un besoin de se découvrir, de faire des gestes obscènes... les sensations provenant des organes génitaux sont plus impérieuses. »

Dans la manie, il se produit une exaltation désordonnée de toutes les facultés : « L'érétisme des zones intellectuelles, écrit Sérieux, des centres psycho-moteurs, sensitifs et sensoriels, est tel que la moindre impression évoque une multitude d'idées et les actes associés à ces idées s'effectuent automatiquement dans le désarroi de l'intelligence; la sphère génitale n'est pas à l'abri de cette excitation, et non seulement l'appétit sexuel est accru, mais encore les sentiments qui peuvent, à l'état normal, lui servir de contrepoids et le diriger (pudeurs, choix, sentiments esthétiques), ces modérateurs de l'instinct font défaut. On voit certains malades dans la période prodromique rompant avec leurs habitudes anciennes, s'occuper de mariages, parler d'amour, tenir des propos obscènes. A l'asile, les malades se livrent sans pudeur à l'onanisme. »

Dans la mélancolie, l'appétit sexuel est en général affaibli; cependant, MM. Dagonet, Schüle, Krafft-Ebing, signalent des exceptions et notent l'onanisme chez certains mélancoliques. « Dans ces cas, dit le professeur Gratz, il s'agit de malades héréditaires et déjà adonnés à la masturbation

avant la maladie. Ce n'est pas une satisfaction d'une exaltation génitale qui en est cause, mais plutôt l'habitude, l'ennui, l'anxiété et le désir d'apporter une modification passagère à une lamentable situation psychique. » M. Dagonet désigne sous le nom de lypémanie érotique une forme de délire mélancolique qui a pour caractère principal des idées fixes et des impulsions de nature érotique.

« Si le niveau mental inférieur des dégénérés, dit Sérieux, dû à des arrêts de développement des centres supérieurs, les met à la merci de leurs penchants par eux-mêmes anormalement développés, le même affaiblissement de l'intelligence, du sens moral et de la volonté se retrouve chez des individus à cerveau jusque-là valide, souvent indemnes de toute prédisposition héréditaire ; des lésions histologiques produites par l'encéphalite, la sclérose, l'athérome cérébral peuvent détruire certains faisceaux de la substance blanche, certains points de la substance grise et provoquer des troubles dans le fonctionnement des organes. » Souvent ces troubles sont caractérisés par des manifestations anormales de l'instinct sexuel. Pour type de ces maladies on peut choisir la paralysie générale. Les lésions anatomiques dans cette maladie sont souvent diffuses, atteignent l'axe cérébro-spinal et les nerfs « cependant les lésions de la couche grise corticale sont remarquables par leur constance et leur intensité ; elles-mêmes ont un lieu d'élection, les lobes antérieurs. » (Sérieux.)

On s'explique aisément l'influence de ces lésions sur l'appétit sexuel ; il est susceptible de toutes les modifications : excitation, diminution, perversion, masturbation, sodomie, bestialité, inceste, exhibitionnisme, sans que ces diverses modalités affectent des relations constantes avec les différents stades et formes de la maladie. Ces hommes tiennent des

propos obscènes, courent les mauvais lieux, en proie à un appétit génésique insatiable. D'habitude, la démence paralytique imprime à l'exaltation génésique un caractère spécial ; à la merci de leurs instincts déréglés, ils commettent inconsciemment des attentats à la pudeur.

Dans le tabes il existe des phénomènes d'excitation génitale ; certains tabétiques ont des éjaculations si rapides qu'elles surviennent au premier contact ; à l'excitation succède un état de dépression génitale, on peut même constater l'atrophie des testicules. (Pitres, Rivière, Biot et Sabrazès.) Les érections sont nulles et incomplètes, l'éjaculation tarde ou fait défaut. Cette frigidité génésique chez un individu doué d'une imagination érotique peut provoquer des perversions sexuelles.

A ces influences multiples, il convient d'en ajouter de nouvelles beaucoup plus rares mais non moins intéressantes.

On a observé des cas de satyriasis chez des individus qui avaient reçu un coup de bâton sur la tête. De ce fait, Ball conclut à la localisation bulbaire de la maladie. Chauffard, d'Avignon, rapporte une observation curieuse de ce genre.

Un homme de cinquante ans, de mœurs douces et d'un caractère paisible fait une chute dans sa chambre et se frappe violemment la nuque contre un des angles du lit ; il survient de l'empâtement à la région occipitale inférieure ; les habitudes de cet homme présentent une altération remarquable ; il est pris d'une salacité extraordinaire. Jusqu'alors pieux et modeste, il tombe peu à peu dans le délire le plus érotique.

La méningite peut aussi provoquer des perversions génésiques. Un vigneron de vingt-quatre ans quitta brusquement ses parents sous prétexte de chercher une place. Après avoir erré huit jours dans les bois, il rencontre une petite fille qu'il viola, tua et non content d'avoir horriblement mutilé les parties sexuelles, il déchira la poitrine et mangea

le cœur. Esquirol qui fit l'autopsie de cet homme trouva des adhérences de la pie-mère aux circonvolutions déterminant une sorte d'altération et d'inflammation cérébrale.

Tels sont les principaux ordres de causes qui provoquent chez l'homme des perversions du sens génital. L'hérédité prédispose à ces états ou parfois suffit à les déterminer; tantôt l'individu, comme l'hermaphrodite, naît incomplet et sera souvent obligé pour satisfaire aux exigences de ses appétits génésiques d'avoir recours à des pratiques anormales; tantôt il naît avec des tares si importantes qu'elles déterminent des névroses telles que l'épilepsie, l'hystérie, la neurasthénie. Mais il ne suffit pas de dresser le tableau étiologique d'un état morbide, il est aussi nécessaire, en analysant ses manifestations, de rechercher par quel processus, par quel enchaînement de phénomènes physiques ou psychiques cet état est déterminé. Dans l'énumération des causes précédentes nous avons essayé d'insister sur ce processus pathologique; Magnan, en établissant sa remarquable classification des anomalies sexuelles, Krafft-Ebing et Moll dans d'intéressantes études de psychiatrie ont défini les variétés de perversions et recherché cet enchaînement de phénomènes ou le mécanisme qui les déterminent.

« On peut distinguer dans la sphère sexuelle, écrit M. Magnan, trois régions qui servent aux manifestations anormales de la vie sexuelle : la moelle, centre de l'érection et de l'éjaculation; le cerveau postérieur, siège de l'instinct sexuel proprement dit et des sensations tactiles, le cerveau antérieur avec les sentiments supérieurs qu'il localise : sentiment du beau, affection, sentiment d'admiration, amour de l'approbation, sentiment de soi, de la possession, de la propriété. (C'est de cette association de sentiments, ajoute M. Spencer, d'instincts, que résulte la puissance irrésistible de l'amour).

» Les spinaux sont réduits au réflexe simple ; leur domaine est limité à la moelle, au centre génito-spinal de Budge ; l'anomalie appartient au domaine de la vie purement végétative ; c'est l'onanisme chez l'idiot complet que des lésions cérébrales irrémédiables relèguent à la moelle : telle l'idiote gâteuse, indifférente à tout ce qui l'entoure, qui se livre à une masturbation effrénée depuis trois ans. Rentrent aussi dans ce groupe, le priapisme, certains cas de frigidité, tous phénomènes se produisant en dehors de toute participation du cerveau.

» L'éréthisme localisé aux centres génitaux peut se montrer chez les dégénérés supérieurs. Chez ces malades, la condition de sentiments, d'instincts, de réflexes médullaires et cérébraux qui sont les éléments de la vie génitale est troublée. Un priapisme persistant s'établit, des sensations voluptueuses se produisent. La moelle entre en action sans que le cerveau ait provoqué ou partagé son excitation. »

Chez les cérébraux antérieurs qui répondent à certains des érotomanes d'Esquirol, l'instinct de la génération n'existe plus. La moelle et le cerveau postérieurs restent silencieux ; tel cet élève des Beaux-Arts amoureux d'une étoile, tels ces amants de statue, suivant le point dont le trouble fonctionnel est prépondérant.

« Dans ce groupe, dit M. Magnan, on ne connaît plus les instincts inférieurs, on devient même indifférent à l'instinct de la génération ; la moelle, le cerveau postérieur restent silencieux, on est installé en pleine région frontale dans le domaine de l'idéation. C'est l'amour sans désirs vénériens, en dehors de toute préoccupation charnelle. »

Cette absence d'appétit sexuel est due à l'arrêt de développement du territoire cortical préposé à l'instinct. Il n'existe plus de relations entre cet instinct et les sentiments multiples

qui souvent lui sont associés ; ces sentiments parfois exagérés subsistent seuls.

« Une pareille anomalie de développement, écrit le docteur Sérieux, ne survient que chez des dégénérés ou parmi ceux qui sont affectés de vices de conformation des organes génitaux. Elle se rencontre fréquemmment chez les idiots, les crétins, les imbéciles, les débiles et les dégénérés inférieurs. Il ne faut pas confondre l'absence congénitale de l'instinct sexuel avec son affaiblissement (par exemple chez les mélancoliques, les neurasthéniques, les malades sujets à des pertes séminales ou atteints de lésions médullaires) ; parfois le coït est possible, mais la sensation voluptueuse manque.

» Comme l'amour chaste, chez ces malades, prend naissance sur un terrain de déséquilibration mentale, il finit par devenir obsédant, par être le seul mobile des actes du malade, par acquérir un caractère pathologique indéniable. »

Chez les spinaux-cérébraux postérieurs, le réflexe part de l'écorce cérébrale postérieure pour aboutir à la moelle; la région antérieure a perdu la haute direction fonctionnelle, c'est la région postérieure qui intervient, celle qui est le siège des appétits et des instincts, c'est l'acte instinctif purement brutal, le satyriasis rentre dans ce groupe. Ainsi les impulsions brutales, les instincts vont-ils être satisfaits sans que les facultés supérieures puissent exercer une action d'arrêt sur ces manifestations anormales. A l'état normal, la satisfaction de l'appétit sexuel suppose un choix; des sentiments multiples interviennent : goût du beau, appréciation des qualités morales ou intellectuelles, sympathie, amitié, pudeur, horreur de l'inceste et des satisfactions sexuelles autres que celles obtenues par l'union avec l'autre sexe. Tous ces facteurs qui sont un legs de l'hérédité normale ou une acquisition de l'éducation agissent pour soustraire la vie génitale à

l'automatisme, au réflexe purement instinctif. Ce perfectionnement de l'instinct sexuel a demandé de longs siècles, chez certaines races plusieurs de ces sentiments sont restés rudimentaires. Mais à cause même de sa complexité, cet ensemble est très instable et chez les dégénérés cette harmonie peut être détruite. Si tout le cortége des sentiments qui entrent en jeu dans la vie sexuelle fait défaut, l'appétit génésique restera seul tout puissant, on aura les spinaux-cérébraux postérieurs.

Chez certains dégénérés supérieurs à cerveau développé mais déséquilibré, le mécanisme sera autre, mais le résultat identique; par suite souvent d'une transmission héréditaire similaire, les appétits sexuels acquièrent un développement exagéré; parfois ils atteignent périodiquement une intensité inouïe. De la lutte entre les tendances psychiques supérieures et les impulsions érotiques résulte un état d'angoisse tel que malgré ses efforts le malade finit par succomber. Parmi les nombreuses anomalies de l'instinct sexuel confondues sous le nom de satyriasis, certaines rentrent dans ce groupe. Signalons chez tous ces malades les caractères obsédants, impulsifs des manifestations érotiques, l'appétit sexuel toujours en éveil réclame des satisfactions incessantes; l'insuffisance de l'intelligence, la volonté encore rudimentaire sont incapables de manœuvrer les « les tendances hypertrophiées ».

Chez les spinaux-cérébraux antérieurs, comme à l'état normal, c'est une influence psychique qui agit sur le centre génito-spinal; seulement l'idée, le sentiment prédisposent à l'inversion du sens génital. Dès la plus tendre enfance l'homme est porté vers l'homme, la femme vers la femme.

Chez les spinaux-cérébraux antérieurs nous trouvons, dit M. Magnan, « le mécanisme physiologique des fonctions

sexuelles, mais avec des éléments faussés ou pervertis. A l'état normal, en effet, une idée, un sentiment, un penchant exercent en dernière analyse leur action sur la moelle et amènent l'acte physiologique indispensable à la conservation de l'espèce. Telle est la loi générale qui préside à la reproduction chez l'homme. Dans l'état maladif, cette influence supérieure, l'idée, le sentiment, le penchant, sont pervertis, mais n'en mettent pas moins en jeu le centre génito-spinal qui obéit ainsi aux aberrations les plus étranges. » M. Magnan cite le cas d'un dégénéré de 32 ans éperdument amoureux d'un écolier de 13 ans. Parfois l'instinct sexuel des spinaux-cérébraux antérieurs peut prendre pour objectif des objets inanimés, nous ne ferons que rappeler les observations célèbres de MM. Charcot et Magnan (*Arch. de neurologie* 1882) : l'amant des tabliers blancs, celui des clous des semelles des souliers de femmes; l'obsession du bonnet de nuit dont la seule image peut produire l'érection, celle du pied de la femme (Krafft-Ebing), celle du corsage, (Mabille et Ramadier), les stercoraires (Tardieu), les nécrophiles (Michéa), enfin ceux chez lesquels la sensation voluptueuse ne va pas sans la vue du sang, sans l'accomplissement d'actes de cruauté exercés sur des femmes ou des animaux (certains malades vont jusqu'à l'anthropophagie).

Chez tous, ces idées obsédantes font partie de tout un ensemble pathologique, ne sont qu'un épisode de la dégénérescence que révèlent des tares psychopathiques lourdes, des stigmates physiques, des tendances mélancoliques, une émotivité extrême, des accidents hystériques, des impulsions diverses. Voilà le terrain nécessaire à la production de ces déviations étranges, de ces idées fixes. L'émotivité morbide de ces malades explique comment ces idées ont pu acquérir cette fixité pathologique. Les associations d'idées, le rappel

des sensations se faisant avec une facilité et une intensité extrêmes.

En un mot, c'est le phénomène connu de l'association des idées porté à un degré maladif. Ainsi, pour le malade en proie à l'obsession du tablier blanc, la vue d'un tablier blanc s'est trouvée un jour associée à des actes érotiques; il suffira désormais de la vue d'un tablier blanc pour reproduire le groupe des sensations avec lequel elle s'est trouvée une fois associée. (Binet, *Étude de psychologie expérimentale.*)

L'hérédité joue un rôle important dans la pathogénie de ces anomalies, mais elles peuvent également être acquises; empruntons à Krafft-Ebing une observation de l'inversion acquise de l'instinct sexuel. Voici quelle serait, d'après lui, la pathogénie de l'inversion acquise : « certains héréditaires, dont l'appétit sexuel se développe prématurément et avec intensité, sont amenés à l'onanisme et de là à la surasthénie sexuelle. Arrivés à l'âge de la génération, l'intensité de l'appétit sexuel les pousse au coït avec l'autre sexe; mais l'énergie des sensations est moindre chez les onanistes, hommes ou femmes, et le penchant s'affaiblit considérablement. La tentative de coït de l'onaniste échoue par faiblesse irritable des centres de l'érection et de l'éjaculation, diminue et disparaît, mais l'appétit sexuel persiste et demande à être satisfait. S'il ne l'est pas par l'onanisme, la bestialité, il conduit à des rapports avec le même sexe, grâce à une occasion, à des sentiments d'amitié auxquels s'associent facilement des sentiments sexuels; puis vient l'onanisme passif et réciproque.

Peu à peu se développe l'appétit pour les personnes du même sexe. Le malade se rapproche alors du pédéraste et arrive à la pédérastie. Surviennent ensuite des changements profonds et durables de la personnalité psychique. Change-

ment profond du caractère, transformation de ses sentiments et de ses désirs en ceux d'une femme. Il se sent femme dans l'acte sexuel, n'a plus de goût pour le rôle passif « *Analogie avec l'urning* » (Krafft-Ebing, *Psychopathia sexualis.)*

« Mais d'autres causes, écrit Sérieux, sont assez puissantes pour modifier profondément les manifestations génitales, pour transformer complètement la personnalité sexuelle. Rappelons que, d'après Lombroso, la sodomie est fréquente dans les agglomérations d'animaux ; les fourmies mâles qui manquent de femelles violent les ouvrières qui ont des organes sexuels atrophiés (Huber). Planchet nous montre chez l'homme les mêmes causes produisant les mêmes effets. « Le camp pour la plupart (mercenaires) remplaçait la patrie : vivant sans famille, ils reportaient sur un compagnon leur besoin de tendresse et l'on s'endormait côte à côte sous le même manteau, à la clarté des étoiles... Il s'était formé d'étranges amours, unions obscènes aussi sérieuses que des mariages, où le plus fort défendait le plus jeune au milieu des batailles... et de l'autre, enfant ramassé sur le bord d'une route, payait ce dévouement par mille soins délicats et des complaisances d'épouse. » (*Salammbo*). Dans les asiles, les écoles il n'est par rare de rencontrer des cas de ce genre (Lombroso, *Tribadisme chez les aliénés).* L'inversion peut être consécutive parfois à une i lée délirante, tel le cas de Gock ; le malade se croyait une femme de chambre.

La maladie des Scythes (Hérodote, Hippocrate) se rapproche de l'inversion acquise. Nous allons voir une maladie de la personnalité engendrée par un mécanisme tout à fait différent : « On trouve dans le Caucase, dit M. Maraudon de Montyel, des individus qui après avoir joui quelque temps des attributs de la virilité, les perdent avant l'âge, voient leur barbe tomber, leurs désirs amoureux s'éteindre, leur voix

faiblir, leur corps perdre la force et l'énergie propres à leur leur sexe, et qui arrivent enfin à revêtir le costume féminin comme ils en ont revêtu la faiblesse, mettant tout leur bonheur à s'assimiler aux femmes et à partager leurs occupations..... Ceux qu'atteint la maladie sont à la fois impuissants et aliénés », « il s'agit d'une folie séminale à couleur locale (adaptation du délire aux mil eux) dont la cause première est l'équitation, l'onanisme, la spermatorrhée. »

Pour Krafft-Ebing il s'agirait là d'un cas réel d'inversion acquise, produite par les facteurs cités plus haut : il ne considère pas les Scythes en question comme délirants, mais comme des malades chez lesquels un changement dans les instincts sexuels aurait amené un changement de personnalité. Des états analogues ont été signalés chez les cavaliers de l'Amérique du Nord. On sait combien ces cas d'erreurs de sexe diffèrent par leur pathogénie ; dans la maladie des Scythes « la métamorphose vient d'en bas », elle est consécutive à la disparition des caractères du sexe masculin. « Dans d'autres cas l'erreur de sexe est due à un désordre cérébral, mais c'est elle au contraire qui provoque la disposition des caractères sexuels normaux; elle est la première en date et suscite des associations naturelles : sentiments, langages, allures. » (Sérieux).

A côté de ces inversions acquises, il existe une classe importante d'inversion congénitale de l'instinct sexuel.

L'inversion de l'instinct est chez eux caractérisée par ce fait qu'ils se sentent portés vers le même sexe depuis l'enfance, et cela sans l'intervention d'aucune habitude vicieuse, d'une façon irrésistible. Le sexe opposé n'excite chez l'inverti qu'indifférence.

« C'est le cerveau d'une femme dans le corps d'un homme et le cerveau d'un homme dans le corps d'une femme. » (Magnan.)

Moll et Krafft-Ebing ont publié de remarquables travaux sur les perversions sexuelles que nous venons de décrire ; ils ont surtout étudié l'inversion, ses nombreuses variétés, et en ont établi l'étiologie.

Nous n'entreprendrons pas d'énumérer les pratiques aussi multiples que bizarres auxquelles se livrent les uranistes. De telles descriptions immorales n'entrent pas dans le cadre de notre sujet ; cependant certaines formes d'inversion présentent au point de vue scientifique un tel intérêt que nous ne saurions les passer sous silence.

Moll considère ces formes de perversions comme complications de l'inversion sexuelle.

« On trouve, dit-il, des hommes qui sont excités par une partie du corps de la femme autre que les organes génitaux, ou même par une pièce de son costume. Avec Lombroso, Bisset et Devoir, V. Krafft-Ebing a désigné cet état particulier sous le nom de fétichisme. Les cas de fétichisme des objets sont très nombreux. On sait que souvent, quand on aime une femme, on couvre de baisers les objets qui lui appartiennent : ses gants, ses lettres, etc. On dit des Polonais qu'il existe chez eux la coutume de boire du vin dans des bottines de femmes. Tous ces cas présentent évidemment une grande analogie avec le fétichisme. »

Il ne faudrait pourtant pas considérer comme morbide l'habitude d'embrasser les objets appartenant à la personne aimée, sous peine d'attribuer à presque tous les hommes une perversion sexuelle passagère ou chronique. Ce qui distingue les cas normaux des cas morbides, c'est que dans les premiers il existe un amour pour une personne et que si l'on embrasse les objets de la femme aimée, c'est justement parce qu'ils appartiennent à l'être aimé. Par contre dans le fétichisme pathologique, c'est l'amour pour l'objet qui prime

tout ; les qualités physiques et morales de la personne en question peuvent être plus ou moins appréciées par ces malades mais toujours elles sont reléguées au second plan. Dans le fétichisme des objets, le rôle principal est joué par les bottines et le linge de la femme, le mouchoir, par exemple.

Le fétichisme du mouchoir existe aussi chez les uranistes, et les fétichistes de cette espèce ne sont excités ni par la pédérastie, ni par la masturbation mutuelle ; les organes génitaux de l'homme n'ont pour eux aucun attrait. D'autres fétichistes n'éprouvent d'excitation génésique en présence d'une femme que si elle voile sa nudité de telle ou telle partie de son habillement. L'un veut la chemise, l'autre les pantalons, etc., etc. Cependant dans les cas de ce genre, le penchant sexuel porte souvent vers le coït. « Le même phénomène existe aussi dans l'amour homosexuel. Des faits analogues peuvent s'observer chez la femme et jusqu'à présent on n'a pas su expliquer d'une façon satisfaisante l'attraction qu'exerce sur elle l'uniforme militaire. Peut-être se laisse-t-elle séduire par l'idée de courage et de décision liée à celle de l'uniforme. » Moll considère aussi comme pathologiques les cas où les désirs sont satisfaits non pas par le coït *per vaginam,* mais par un autre acte, la masturbation avec la main ou le pied, le coït *inter mammas*, etc. Par contre il ne considère pas comme pathologiques les cas dans lesquels on éprouve un plaisir particulier à regarder, à toucher, à couvrir de baisers telle ou telle partie du corps. « *Ces cas, dit-il, sont peut-être anormaux, mais sans être morbides à proprement parler.* » Un médecin qui n'a jamais présenté la moindre perversion sexuelle était particulièrement excité par le bras d'une femme et pratiquait le coït normal en mordant ce bras ; Guy de Maupassant était excité par la vue

d'une nuque de femme, il considère cet endroit comme appelant particulièrement les baisers.

Telles sont les plus intéressantes excitations qui caractérisent la classe curieuse des fétichistes. Krafft-Ebing énumère encore d'autres variétés de perversion, le masochisme (l'homme éprouve une grande jouissance à se laisser subjuguer et même maltraiter par la femme). Krafft-Ebing attribue au masochisme un grand nombre de cas de fétichisme. Il fait encore entrer dans la catégorie du masochisme, un certain nombre d'autres phénomènes. C'est ainsi que certains actes répugnants, ayant leur source dans le désir d'humiliation et d'abaissement de la personne, se rattachent au masochisme.

A côté du masochisme, on doit étudier le sadisme caractérisé par les pratiques auxquelles se livrent les sanguinaires. « Cet état différent du masochisme, dit le docteur Moll, est remarquable par ce fait que le penchant sexuel se manifeste par le désir de battre, de maltraiter et d'humilier la personne aimée. Le mot sadisme vient du romancier le marquis de Sade, qui fut condamné à la peine de mort pour sodomie, empoisonnement et autres crimes, et écrivit en prison des romans dans lesquels il établissait une parenté étroite entre la volupté et la cruauté. Un grand nombre d'auteurs, insistant sur les rapports qui existent entre la volupté et la douleur ont soutenu que ce qui pour l'un est une douleur peut, dans des conditions pathologiques, constituer pour un autre une source de jouissances. » Parmi ces auteurs, citons Blumroder, V. Krafft-Ebing, Lombroso et d'autres. Il existe de nombreux exemples qui montrent que la douleur de la victime provoque des sensations voluptueuses chez celui qui martyrise (Thèse de Berger, Sur la cruauté). Mais ce qui caractérise vraiment le sadisme, c'est un rapport étroit entre

ce besoin et les fonctions génitales. Par conséquent, il ne faudrait rapporter au sadisme une action cruelle ou brutale que dans les cas où cette action constituerait une excitation indispensable à l'accomplissement du coït ou le supplément nécessaire de celui-ci. Donc, quand on dit (*Physiologie de l'amour moderne*, fragments d'un ouvrage de Claude Larcher, recueillis et publiés par Paul Bourget, Paris 1891) : « Il y a comme un sadisme personnel dans nos complaisances dans certaines sortes de douleurs. » La proposition n'est juste que sous certaines restrictions résultant de ce que nous venons de dire.

« Dans l'amour normal, écrit Moll, on peut déjà trouver certains faits constituant un sadisme très atténué, comme le plaisir que la personne qui aime peut trouver à chagriner la personne aimée, par des moqueries et des taquineries. » Les actes de cruauté auxquels le sadiste se livre, dans des conditions pathologiques, sur la femme, et qui lui procurent la satisfaction sexuelle, peuvent consister à la battre, à la blesser, à la souiller de mille manières, à l'attacher, à la tuer même, ce qui, dans ce dernier cas, constitue ce qu'on appelle un meurtre passionnel. Il est probable, du reste, que le viol est souvent provoqué par des tendances sadistes. Ainsi, V. Kraff-Ebing, rapporte le cas très intéressant d'un homme auquel le coït ne donna qu'une seule fois une sensation de volupté ; c'est lorsqu'il viola une jeune fille. Quand, plus tard, la même jeune fille consentit au coït, l'homme n'éprouva plus aucune jouissance. Il peut se faire que le sadique éjacule pendant un acte de cruauté, par exemple en battant une femme. C'est dans cette catégorie de faits que rentre le cas cité par Hoffman et V. Krafft-Ebing, à savoir l'homme qui ne pouvait avoir de rapport avec des prostituées que si l'on tuait et martyrisait devant lui des poules.

A l'état physiologique, il existe dans le coït des phénomènes qui rappellent le sadisme, bien que le désir conscient de provoquer la douleur fasse défaut. Ainsi, dans cette catégorie de faits, on peut citer l'action de se serrer, de s'embrasser violemment pendant le coït. Il peut même arriver qu'on se morde jusqu'au sang, lorsque, comme le relève Roubaud, dans son travail remarquable, l'une des parties oublie complètement, dans son extase voluptueuse, l'existence de l'autre partie. Le même phénomène existe aussi chez les uranistes. D'un autre côté, on a publié, nous l'avons vu, des actes de sadisme basés sur l'homosexualité.

On connaît, du reste, d'autres cas de sadisme chez les homosexuels (garçons soumis à des mauvais traitements, des mutilations, etc.). A ce propos, Gorres disait que le désir sexuel est frère de l'assassinat (Maréchal Gilles de Laval). On rencontre encore quelques perversions originales communes aux hétéro et aux homosexuels. Certains hommes sont attirés vers de petites filles, d'autres vers de petits garçons. Tarnowsky cite le cas d'un homme de vingt-six ans qui pratiquait la pédérastie avec un garçon de deux ans.

A cette passion pour les jeunes garçons, il faut opposer les cas de passion pour les vieillards à barbe blanche. Au point de vue de dégénérescence psychique, Tarnowsky considère cette passion pour le vieillard à la barbe blanche comme de très mauvais augure. Le docteur Moll ne croit pas que cette sorte d'inversion sexuelle puisse servir à mesurer le degré de la dégénérescence psychique.

Citons parmi les perversions qu'on rencontre chez les uranistes l'excitation provoquée par les statues. Le viol des cadavres (la nécrophilie) n'est pas limitée exclusivement aux cadavres d'un autre sexe. Du reste, pour Krafft-Ebing, ce phénomène est de nature sadique.

Il existe une autre forme de perversion décrite par Moll ; elle se rencontre aussi bien chez les hétéro-sexuels que chez les homosexuels. Il la désigne sous le nom de mixoscopie (de μιξις, union sexuelle, et σκοπειν, regarder). Les mixoscopistes trouvent leur satisfaction non pas dans le coït avec la femme, mais dans le spectacle d'un autre homme pratiquant le coït. Il doit exister une parenté entre ce phénomène et le masochisme, si bien étudié par V. Krafft-Ebing : « Il est possible, dit Moll, que l'excitation soit provoquée par la douleur de voir la femme être possédée par un tiers et je connais plusieurs cas d'individus n'arrivant à l'excitation génitale que de cette façon. »

Tarnowsky a publié un cas analogue du plus haut intérêt chez un homosexuel. Ce fait de trouver un plaisir dans le spectacle de la pédérastie doit être considéré comme pathologique. A Caprée, Tibère éprouvait une vive satisfaction à contempler des jeunes gens qui pratiquaient entre eux l'acte sexuel.

Enfin une certaine catégorie d'individus sont attirés tantôt vers l'homme, tantôt vers la femme. Moll désigne cette inversion sous le nom d'hermaphrodisme psycho-sexuel. V. Krafft-Ebing, qui a cherché à classer les divers degrés d'inversion sexuelle congénitale, a établi les formes suivantes :

1° L'hermaphrodisme psycho-sexuel, dans lequel, avec une prédominance marquée des tendances homosexuelles, on trouve des traces de tendances hétéro-sexuelles ;

2° L'homosexualité, toute tendance vers l'autre sexe est absente et le penchant sexuel ne porte que sur les individus du même sexe ;

3° L'effémination, dans laquelle tout le côté psychique de l'individu subit une déviation en rapport avec son inversion sexuelle ;

4° L'androgynie, dans laquelle il existe même une transformation physique en rapport avec l'inversion.

Telles sont les principales inversions sexuelles que nous venons d'étudier en nous efforçant d'en établir la cause. Moll et Krafft-Ebing ont publié une étude théorique fort remarquable sur l'étiologie de ces phénomènes et de leurs processus.

« Dans le banquet de Platon, écrit le docteur Moll, Aristophane, en se raillant, explique l'inversion sexuelle par le mythe suivant : au début auraient existé sur la terre trois sexes : le sexe masculin, le sexe féminin et un troisième sexe désigné sous le nom d'homme-femme (androgyne). A cette même époque les hommes et les femmes n'étaient pas conformés comme ils le sont aujourd'hui : ils avaient chacun quatre jambes, deux faces, deux organes génitaux, etc. Lorsque ces hommes se révoltèrent contre les dieux, Jupiter décida de les rendre plus faibles, et pour cela il divisa chaque individu en deux parties égales ; un homme fournit deux hommes, une femme fournit deux femmes et chaque androgyne fournit un homme et une femme. Mais alors chaque moitié se mit à la recherche de sa seconde moitié. Les hommes qui autrefois avaient fait partie d'un androgyne cherchèrent une moitié féminine ; d'où l'amour pour la femme. Par contre, les hommes qui faisaient partie d'un ancien homme complet cherchèrent à s'unir aux hommes, d'où l'amour entre hommes. C'est de cette façon qu'Aristophane prétendait expliquer l'inversion sexuelle. »

« Parménide, célèbre philosophe de l'antiquité, aurait aussi essayé, d'après Virey, de donner une explication de l'amour uraniste, dans son livre περι γυσεως. Suivant lui, quand le sperme des parents se mélange intimement pendant le coït, il donne naissance à des corps normaux. Mais, dans le cas

opposé, quand les liquides ne se mélangent pas intimement, il naît des êtres qui plus tard cherchent ce qu'ils n'ont pas, c'est-à-dire des personnes du même sexe, et c'est ainsi que les hommes efféminés chercheront des hommes. » (Virey.)

« A ce propos, écrit Moll, nous désirons rapporter ici une explication qui nous a été communiquée par un uraniste, homme très distingué d'ailleurs et qui, d'après lui, serait répandue dans son milieu. D'après cette explication, l'origine de l'inversion sexuelle serait due à l'influence que la femme, pendant la grossesse, exerce sur le fœtus. Voici en quoi consisterait cette influence. Si pendant la grossesse la femme est très excitée et recherche passionnément l'homme, surtout au moment où chez le fœtus se forment les organes génitaux, il peut arriver que le garçon en venant au monde, ait conservé ce goût pour l'homme. »

Ramdohr a essayé aussi d'expliquer les tendances homosexuelles. Mais ses explications sont très embarrassées et ne présentent rien de saillant ni d'original.

De notre temps, Mantegazza a établi une théorie très singulière. Il admet que la perversion de l'instinct génital est due à une anomalie dans le parcours anatomique des nerfs. Ainsi, chez les pédérastes passifs, les nerfs normalement destinés aux organes génitaux se terminent dans la muqueuse rectale et anale, et par suite les sensations voluptueuses ne peuvent être provoquées chez eux que par une excitation du rectum. D'une part, elle n'explique, somme toute, que la pédérastie passive, bien moins fréquente que la pédérastie active; d'autre part, l'explication qu'elle donne de la pédérastie passive est elle-même peu satisfaisante; il est inutile de chercher l'explication de ce phénomène dans une anomalie du trajet nerveux. Il y a tout d'abord des hommes qui ont des sensations voluptueuses par d'autres excitations des

nerfs périphériques : attouchement de la peau du dos, des pieds, du front. Devons-nous aussi admettre daus ce cas que ce sont les nerfs de la verge qui ont leur terminaison sous la peau du front ? Le siège de la sensation de la volupté, s'il peut être question ici d'une sensation générale, se trouve *in membrum* du pédéraste passif; seulement il semble que l'acte sexuel ne puisse aboutir que par voie réflexe partie du rectum.

Puisque nous reconnaissons comme insuffisante la théorie qui attribue l'inversion à une anomalie nerveuse périphérique, nous sommes amené à chercher du côté d'un processus psychique une explication à l'aberration du sens génital. Comme les organes génitaux proprement dits fonctionnent dans ces cas d'une façon normale, il est impossible d'y chercher le siège de la maladie.Ce qui est troublé dans l'inversion de l'instinct génital, c'est l'action de l'esprit sur le sens génital. Or, toutes les représentations mentales qui réveillent l'instinct génital agissent comme excitant des organes génitaux. A l'état normal, le sens génital de l'homme est excité par la représentation mentale de la femme ; chez l'uraniste, l'excitation est provoquée par l'idée de l'homme. Chez lui l'influence des idées sur le penchant sexuel se trouve, par conséquent, dévoyée. Nous sommes ainsi amené à placer le siège de l'inversion sexuelle à l'endroit où les idées réveillent l'instinct sexuel, c'est-à-dire, d'après les données modernes, dans le système nerveux central et plus particulièrement dans le cerveau.

Le fait reste le même, que l'idée qui réveille l'instinct sexuel ait son origine dans une perception momentanée des sens, ou qu'elle provienne d'une évocation mentale, d'un jeu de l'imagination. Dans les deux cas, le processus a son point de départ dans le cerveau, dans l'écorce cérébrale plus particulièrement quand il s'agit d'un état conscient.

Nous ne savons rien de précis sur le siège anatomique de l'inversion. Nous pouvons, toutefois, supposer qu'il se trouve dans l'écorce cérébrale des cellules ganglionnaires jouant un rôle important dans les sensations sexuelles, sans qu'on puisse dire rien de précis sur leur siège. V. Krafft-Ebing croit que la sphère génitale se trouve située dans l'écorce cérébrale, aux environs de la sphère olfactive. D'après Ferrier, le centre olfactif se trouve dans le gyrus uncinatus ; d'après Juckerkaude, dans la corne d'Ammon ; V. Krafft-Ebing admet ce voisinage, en se basant sur les rapports étroits qui existent entre le sens olfactif et le sens génital, et que personne ne pourra nier.

V. Krafft-Ebing cite à l'appui de cette hypothèse un travail d'Althaus, qui insiste sur les rapports étroits qui unissent le sens olfactif et le sens génital chez les animaux. Le savant professeur viennois rapporte aussi un grand nombre d'exemples confirmant l'existence des mêmes rapports chez l'homme. Il cite à ce propos l'influence excitante de certaines fleurs remarquée déjà par Cloquet, puis, plusieurs cas d'amour violent chez des hommes qui ont perçu une odeur particulière chez les femmes, le cas de Henri IV, roi de France, entr'autres.

» Cependant, dit Moll, nous ne croyons pas que cette théorie soit fondée. D'abord, nous n'avons pas le droit de conclure du voisinage anatomique de deux centres à leur parenté fonctionnelle; ensuite, s'il est impossible de nier les rapports entre la perception de certaines odeurs et l'excitation du sens génital, il ne faut pas oublier qu'il existe un grand nombre d'odeurs qui n'ont aucune influence sur lui, ce qui conduirait à admettre que c'est seulement le centre de certaines perceptions olfactives, qui se trouverait à côté du centre génital. En troisième lieu, la parenté entre la perception

olfactive et l'instinct sexuel n'est pas plus proche que celle de l'instinct sexuel et des autres perceptions externes, telles que les perceptions tactiles ou auditives, etc. L'aspect d'une jolie femme qui nous plaît peut nous exciter aussi fort que l'odeur qui se dégage d'elle; le contact de ses seins, par exemple, est certainement plus propre à nous exciter que la perception de l'odeur qui se dégage de sa peau. En un mot, nous serions ainsi amené à admettre le voisinage du centre génital avec le centre visuel ou tactile. Or, cette conclusion paraît erronée pour les raisons que nous venons de donner. Enfin on peut se demander s'il existe réellement un centre autonome pour les perceptions sexuelles, ou si celles-ci siègent dans des zones nombreuses disséminées sur toute la surface de l'écorce cérébrale.

» Nous sommes donc d'avis qu'à l'heure actuelle la localisation de l'inversion sexuelle est encore aussi difficile à établir que celle de l'instinct hétéro-sexuel. »

V. Krafft-Ebing essaye d'expliquer l'inversion sexuelle et en cherche les causes. Il n'admet que l'inversion sexuelle congénitale et héréditaire. Il établit une rigoureuse distinction entre l'inversion sexuelle acquise et l'inversion congénitale. « Cette distinction ne paraît pas indispensable, dit Moll, pour confirmer la théorie. « Nous pensons que le penchant morbide pour les individus du même sexe avait peut être été acquis par un ascendant, et s'est transmis ensuite aux descendants chez lesquels on le retrouve à l'état congénital. » L'inversion sexuelle se rencontrant en effet chez des individus qui sont loin d'être impuissants, la théorie de V. Krafft-Ebing mérite d'être prise en considération. Elle est naturellement basée sur les idées de Darwin qui, ne parle nulle part, dans ses œuvres, d'inversion sexuelle ou de phénomènes analogues. L'hypothèse de V. Krafft-Ebing n'en est

pas moins d'accord avec les théories de Darwin. « Je connais, dit Darwin, des cas authentiques de propension au vol et au mensonge, dans des familles même très haut placées ».

» Le vol est un délit assez rare dans les classes aisées, nous ne pouvons, dès lors, considérer comme une simple coïncidence l'existence de cette tendance chez deux ou trois membres de la même famille. » Il est certain qu'on peutfaire le même raisonnement au sujet de l'inversion sexuelle.

Certaines observations peuvent servir de preuves à l'appui de la théorie de V. Krafft-Ebing. Cet auteur rapporte, par exemple, l'histoire d'un jeune homme atteint d'inversion sexuelle, qui soutenait que son père était uraniste comme lui. Un autre malade avait dit à M. Krafft-Ebing que son père avait eu un goût très prononcé pour les domestiques beaux et bien faits.

Les cas rapporté par Lucas (*Traité physiologique et philosophique de l'hérédité naturelle)* présentent un intérêt tout particulier : il est question de l'hérédité dans la pédérastie. Un cuisinier, homme très habile dans son métier, avait pour la femme une passion poussée jusqu'au délire, et en même temps un penchant pour la pédérastie ; son fils naturel, qui vivait loin de son père et ne le connaissait pas, présentait la même passion pour les deux sexes.

Disons enfin que la maladie des Scythes passait, d'après Hérodote, pour héréditaire.

D'autres preuves, venant à l'appui du rôle de l'hérédité dans l'inversion sexuelle, sont fournies par l'existence de cette maladie chez des parents consanguins, ou son développement simultané chez deux frères. On connaît le cas de deux frères atteints d'inversion sexuelle. Deux autres uranistes ont chacun un frère présentant une anesthésie sexuelle complète. Parfois, on trouve aussi, chez les sœurs de ces

malades, une indifférence et une froideur singulières vis-à-vis des hommages des hommes. Dans un cas de V. Krafft-Ebing, la sœur du malade n'éprouvait aucun penchant pour les hommes et était, par contre, amoureuse de quelques-unes de ses amies.

On connaît également des cas où d'autres perversions sexuelles morbides existaient chez plusieurs membres de la même famille. Le sadiste dont l'observation a été publiée par V. Krafft-Ebing, avait un frère qui présentait très nettement les mêmes tendances sadistes. Tandis que l'un aimait à battre la femme jusqu'à la faire crier de douleur, le second avait pour passion d'éjaculer sur la figure de la femme, et il éprouvait un vif sentiment de satisfaction lorsque cet acte la faisait pleurer. V. Krafft-Ebing cite aussi un cas de transmission héréditaire de tendances sadistes. Le malade en question est pris d'excitation génitale quand il voit tuer des poules ; son père avait la singulière passion de serrer violemment et avec des cordes les mains de jeunes femmes ou de jeunes filles.

Ribot, qui attribue une si grande importance à l'hérédité, insiste sur la transmission héréditaire des anomalies sexuelles et en cite un grand nombre d'exemples, entre autres celui du pape Alexandre VI et de ses enfants. (Moll.)

L'hérédité joue donc, d'après Krafft-Ebing, un rôle important dans l'étiologie des inversions. Elle exerce d'ailleurs une influence étiologique prépondérante sur toutes les perversions. Cependant, dans la plupart des cas, les tares névropathiques transmises ont été simplement des causes prédisposantes à ces anomalies ; de nouveaux facteurs, l'état pathologique de l'individu, l'alcoolisme, la puberté, le surmenage intellectuel, la masturbation, etc., ont déterminé l'aberration génésique.

Nous avons précédemment établi que l'alcoolisme des ascendants est une cause de perversion chez les descendants. « Mais cette influence pernicieuse de l'alcool, dit Laurent, frappe aussi directement l'alcoolisé. »

Chez les dégénérés en particulier, l'alcool a des conséquences désastreuses. « Les héréditaires, écrit le docteur Legrain, sont de véritables sensitives vis à vis de l'alcool. L'alcool n'est plus qu'un appoint, la goutte d'eau qui fait déborder le vase, le coup de fouet qui fait prendre le mors au dent à la raison et la fait chevaucher dans le délire. Les alcooliques céderont avec une impétuosité aveugle à toutes leurs passions. Sur ce terrain préparé, l'alcool est comme une rosée funeste qui ferait germer une abondante moisson de vices et de passions. Il achève de détraquer ces êtres dont l'équilibre mental était déjà rompu. Et chez eux l'amour pourra devenir un délire dans la propre acception du terme. »

L'influence de la puberté n'est pas moins importante. Quelques dégénérés côtoient pendant longtemps la folie génésique, sans y entrer de plein pied, mais la plupart n'attendent qu'un prétexte pour délirer. La puberté est souvent la cause déterminante habituelle de la perversion ; elle est même souvent la seule chez les érotomanes. « Le jeune sujet chez lequel doit se développer cette folie de l'amour, écrit Ball, est ordinairement d'un tempérament assez réservé ; il se fait remarquer de bonne heure par un état singulier ; par des allures étranges en société, surtout quand il se trouve en présence de personnes du sexe opposé. Les choses en restent habituellement là jusqu'à l'époque de la puberté. A cette époque, il se produit un roman caressé dans les profondeurs de l'intelligence. Les dispositions morbides se développent et s'exagèrent. Alors ils ont souvent au point de vue génital

des conceptions absolument délirantes, qui trouvent leur soulagement dans les abus solitaires. Au milieu de cette agitation confuse qui marque souvent la première période de l'adolescence, il se produit un travail de l'esprit qui aboutit à la fabrication d'un roman amoureux où l'imagination, les souvenirs, les lectures, viennent ajouter leur part. Une jeune fille en traversant la rue rencontre cet homme qui la regarde et passe son chemin; il n'en faut pas davantage pour qu'il devienne amoureux. Tel sera le point de départ de son délire, le terrain depuis longtemps préparé sur lequel la folie éclate enfin. »

Les excès de travail et le surmenage cérébral peuvent également jouer un rôle considérable. « Un jeune homme de vingt et un ans, raconte encore Ball, d'un beau développement physique et d'une figure très agréable, est atteint de folie érotique. Il a été au séminaire et a reçu une éducation supérieure; il est bachelier ès lettres et ès sciences. Du petit il est passé au grand séminaire où il prépare simultanément la licence ès lettres et le doctorat en théologie. Il s'est livré alors à des excès de travail qui ont exigé un surmenage cérébral et c'est de ce surmenage qu'il a été victime. »

La puberté et le surmenage intellectuel, l'alcoolisme déterminent donc fréquemment des anomalies sexuelles préparées par des tares héréditaires et l'état pathologique de l'individu, mais de toutes les causes déterminantes dont l'influence est considérable, la masturbation est certainement la plus importante. Certains auteurs croient même que ce vice donne naissance à une névrose du système génital grâce à laquelle le fait d'embrasser, de toucher et même de regarder l'être aimé, suffit à provoquer l'érection et l'éjaculation. L'habitude des plaisirs solitaires entraîne une modification des organes de la reproduction; le volume de certaines parties sexuelles

devient anormal ; leur sensibilité exquise s'atténue et parfois cette anesthésie relative peut être la cause suffisante d'une frigidité temporaire. Si le sujet doué d'une imagination vive est impressionnable ; s'il désire éprouver la satisfaction ou la volupté génésique, il devra se livrer à des pratiques d'onanisme de plus en plus exagérées ; puis, blasé, recherchera des excitations très anormales. L'influence de la masturbation est telle qu'elle suffit parfois à provoquer, chez des hommes exempts de tares héréditaires et jouissant de la meilleure santé, des manifestations anormales de l'instinct sexuel. Bien qu'il n'entre point dans le cadre restreint de notre travail d'étudier les anomalies chez la femme nous devons à l'obligeance de M. le professeur Pitres, des observations d'érotisme pathologique si intéressantes, qu'il nous a paru nécessaires de les rapporter ici ; elles montrent quel est le rôle du vice solitaire dans l'étiologie de l'amour morbide et de la nymphomanie.

Observation I

M^me^ X..., vingt ans, appartient à une honorable famille. Père et mère vivants. Le père sobre et sérieux est bien portant ; la mère est maladive, vive, sans attaques de nerfs. Ils ne sont ni l'un ni l'autre passionnés. De leur union sont nées deux filles ; l'une mariée, calme, saine de corps et d'esprit, l'autre est M^me^ X... Dès l'âge de douze ans, M^me^ X... s'est livrée à la masturbation ; personne ne lui apprit ces pratiques ; elles les découvrit elle-même, les trouva agréables et en prit l'habitude. Dans la maison d'éducation où elle fut élevée, on s'est souvent aperçu de ses habitudes ; mise au couvent elle en fut chassée parce qu'elle avait appris à des fillettes de son âge les pratiques de l'onanisme. A quinze ans la masturbation ne lui suffit plus, elle com-

mença à penser aux plaisirs de l'amour normal. Elle provoque un homme qui, cédant à ses sollicitations, la déflore.

A dix-sept on la marie ; elle a deux grossesses et deux accouchements à terme. Parce que son mari est peu ardent aux plaisirs de l'amour, elle le juge incapable de donner satisfaction à ses désirs et prend un amant, puis deux, puis quatre ; surprise en flagrant délit d'adultère elle quitte le toit conjugal. Désormais cette érotique n'aura plus qu'un seul but, se livrer aux débauches génésiques les plus variées, les plus anormales. Toujours insatiable elle devient la maîtresse de plusieurs commis-voyageus très salaces qui lui donnent toutes les satisfactions possibles. Elle accompagne ses amants au café, mais ne boit point : le jour elle lit des livres obscènes et la nuit apaise sa sensualité morbide par un surmenage génésique ; elle n'est jamais lasse de voluptés et dort à peine deux ou trois heures par nuit. Parfois, harassée de fatigue, énervée par de trop violentes excentricités sexuelles elle tombe dans un sommeil profond qui dure, douze, dix-huit et même vingt-quatre heures. Les plaisirs du bas-ventre sont les seuls que cette femme recherche, toujours elle voudrait entendre parler de lubricités et toujours s'y livrer. Cependant elle déteste les femmes et n'a jamais songé à pratiquer l'acte sexuel avec de jeunes garçons ; l'homme seul, viril et puissant, lui plaît ; souvent dans la rue elle provoque des passants et leur fait comprendre, par ses regards, par ses attouchements qu'elle désire se livrer à eux ; mais elle ne se doute point de son aberration génésique, et, chose curieuse, cette femme dont les expressions immorales sont souvent d'une crudité choquante a conservé au milieu de ses dévergondages un sentiment ou plutôt une anomalie bizarre de la pudeur. Jamais elle ne s'est montrée nue ; toujours elle s'est livrée dans l'obscurité bien qu'elle soit jolie et qu'elle n'ait point à redouter les révélations parfois décevantes de la lumière.

A la suite d'excitations vénériennes trop prolongées, cette érotique a eu plusieurs attaques de nerfs caractérisées par des sanglots et des rires non motivés.

Stigmates névropathiques : sensibilité cutanée normale, pas de tremblements des mains, pas de tremblement des paupières, léger tremment de la langue, oreilles normales, voûte palatine normale.

Observation II

Mme Z... est fille de parents très honorables, elle a toujours été elle-même femme du meilleur monde, foncièrement honnête, bonne mère de famille, ne prêtant le flanc à aucune critique, elle est catholique et même bonne catholique.

Elle a été mariée à vingt ans avec un homme doux, bon, calme, qu'elle aime et respecte beaucoup.

Dès la puberté elle a été hantée par des idées érotiques vagues. Elle se représentait les actes de l'amour sous les formes les plus séduisantes, y pensait beaucoup, mais sans jamais se livrer à la masturbation qu'elle ne connaissait pas, ni à aucun acte libidineux.

Elle n'a pas trouvé dans le mariage les satisfactions des sens sur lesquels elle comptait. Son mari avait avec elle des rapports normaux sans préliminaires. Ces rapports étaient d'ailleurs assez rares et ne provoquaient pas chez la femme de spasme violent. Cependant ils étaient agréables.

Jusqu'à l'âge de trente-sept ans, Mme Z... est restée ignorante des satisfactions illégitimes. Elle eut deux enfants vivants, très bien portants. Séparée de son mari pendant quelques mois, une nuit qu'elle était particulièrement excitée, obsédée par des idées érotiques elle découvrit la masturbation. Personne ne lui avait appris la pratique de ce vice. A partir de ce jour elle se livra avec une ardeur excessive à sa nouvelle passion. La masturbation était simple (*cum digito*). Le spasme était très violent et infiniment plus agréable que le coït normal. A cette époque, elle éprouve des démangeaisons vaginales très

vives. « Elle aurait voulu, dit-elle, s'introduire dans le vagin une brosse à verre de lampe; cela l'aurait soulagée. » Ces démangeaisons durèrent trois ans. Elles cessèrent depuis.

La menstruation était régulière, mais Mme Z... avait des douleurs de reins et des pertes blanches. Un chirurgien pratiqua l'opération d'Alexander suivie d'un curettage de l'utérus. Les pertes disparurent mais l'opération ne changea rien aux habitudes de masturbation. Cette manuélisation a lieu tous les jours. Mme Z... se reproche ses habitudes, elle les trouve horriblement dégoûtantes; elle fait chaque jour le serment de les abandonner, mais quand elle se couche « elle éprouve, dit-elle, une sensation particulière d'énervement qui s'étend des talons à la nuque » et qui rend sa passion irrésistible.

Récemment elle a rencontré un homme qu'elle avait connu et aimé platoniquement autrefois, elle s'est livrée à lui sans résistance. Cet amant lui enseigna les pratiques du saphisme; alors ses idées érotiques se sont exaspérées, toujours elle rêve de lubricités saphiques et les recherche avec passion (avec l'homme).

Mme Z... est une femme d'une position sociale élevée; pourvue d'excellentes relations, elle a toujours sauvé les apparences et jamais personne n'a pu soupçonner ses habitudes vicieuses.

Elle n'a pas d'autres idées fixes que ses obsessions érotiques.

Stigmates névropathiques, tremblement des mains étendues et de la langue.

Observation III

(Communiquée par M. le professeur Régis)

Masturbation mammaire chez un neurasthénique.

X...

Antécédents héréditaires. — Hérédité névropathique. Mère hystérique ainsi qu'une tante du malade; père nerveux.

Antécédents personnels. — Jusqu'à trente ans santé parfaite. Travail et surmenage intellectuel jusqu'à vingt-cinq ans. A partir de cette époque le malade se livre à « l'onanisme mammaire ». Marié à trente ans il mène une existence régulière pendant deux ans environ, puis recommence des attouchements sur les seins qui provoquent l'érection. Il y a, dit-il, une impulsion dont je ne suis pas maître, surtout impérieuse la nuit. Il ne voit aucune femme (même pas la sienne), il n'a jamais fait d'excès alcooliques, cependant il a remarqué que les liqueurs fortes exerçaient une influence excitante sur son impulsion mammaire.

Dès l'âge de quinze ans le malade commença à se préoccuper de son état (caractérisé par un affaiblissement considérable des forces, fatigues dans la marche, digestions pénibles, affaissement cérébral, douleurs céphalalgiques variées, impossibilité d'écrire, cependant le malade peut lire et penser). Ces manifestations morbides ont persisté jusqu'à cette époque, cependant le séjour à la campagne et dans un pays dont l'altitude est élevée apporte quelque atténuation.

Le malade est un homme de petite taille, maigre, au teint jaunâtre, il répond avec intelligence aux questions qu'on lui pose mais est toujours préoccupé de son état. Cependant il n'a jamais eu d'idées de suicide. Aux symptômes anciens, précédemment énumérés sont venus s'ajouter des vertiges avec chaleur insolite aux pieds, lassitude plus prononcée dans les jambes, sifflement dans les oreilles, un peu d'agoraphobie. Il lui semble qu'il marche comme un homme ivre sur un sol inégal. Troubles de la vue, sensation de brûlure, douleurs à la nuque, constrictions de la gorge, inaptitude au travail. Ce neurasthénique est victime d'une obsession, il a lu dans les livres que les phénomènes de la paralysie générale étaient provoqués par l'onanisme, il croit qu'il présente tous les symptômes de la paralysie générale. Il est incapable de résister à l'impulsion qui le pousse à se titiller les seins, il considère ce vice comme la cause de tout son mal et réclame qu'on lui fasse sur les mamelons l'application de pointes de feu. Cette appli-

cation est faite, et trois mois après, l'impulsion mammaire est atténuée, l'état général est meilleur, les obsessions sont moins fortes, le malade a recommencé à pratiquer les rapports sexuels normaux avec sa femme.

Observation IV

(Communiquée par M. le professeur Pitres.)

Rapports intéressants entre la masturbation pathologique et le sadisme.

M. A..., dix-huit ans, est un jeune homme pâle, d'apparence un peu chétive, intelligent, a reçu une excellente instruction primaire. Antécédents héréditaires : La mère est nerveuse, d'un caractère original, elle a eu jadis de nombreuses attaques de nerfs. Le père est sain et bien portant. M. A... n'a pas eu dans son enfance d'accidents nerveux; souvent alors il prenait un vif plaisir à battre une fillette pour laquelle il avait une vive affection; il n'aurait point voulu lui faire grand mal, la voir saigner, mais il aimait à la voir pleurer. Jamais il n'a commis d'actes de cruauté sur les animaux. Jamais il ne s'est livré sur cette fillette à des attouchements impurs; un jour même qu'elle le provoquait à commettre des actes érotiques, il refusa. A cette époque, il ne s'était point encore livré à la masturbation.

Il apprit à quatorze ans les pratiques du vice solitaire. Un de ses amis les lui enseigna. Il profita de la leçon et éprouva au moment de l'éjaculation un spasme très violent et très agréable. A partir de ce jour, il commença à se masturber très fréquemment, toujours seul, d'abord de quatre à cinq fois par jour, puis seulement deux ou trois fois. Il se livre à cette passion le jour et dans les circonstances suivantes : Il lit beaucoup et, habituellement, il ne choisit pas de livres érotiques, il n'a même pas lu de livres vraiment érotiques; ceux du

marquis de Sade en particulier lui sont inconnus. Quand, dans ces lectures, il est question de femmes qu'on frappe, il se représente aussitôt la scène de violence. Il voit une femme nue que des hommes battent ou fustigent. Cette scène excite son imagination, il croit y prendre part. Sans avoir d'érection préalable, sans y être préparé par un besoin physique, il commence à se masturber. Souvent l'érection est lente, mais la scène devient plus vive et bientôt le spasme arrive d'autant plus violent et plus agréable que la scène est plus brutale.

M. A... n'a jamais possédé de femmes. Il ne les désire point. Pour elles il n'éprouve pas de répugnance, mais leur contact lui paraît banal. Cependant, il serait heureux d'avoir une femme, mais pour la frapper, la battre, la fouetter. Il n'appliquerait pas le même traitement à toutes ses maîtresses ; aux maigres, il voudrait mordre les seins, égratigner les flancs ; il se contenterait de frapper avec un fouet les plus jolies, grandes et bien faites. Alors l'acte sexuel lui serait agréable. Sans brutalité, il lui est indifférent.

Entraîné un jour par un de ses amis dans un lupanar, il préféra aux pratiques génésiques normales les manœuvres de l'onanisme. M. A... est très intelligent. Il n'exerce aucune profession et passe le meilleur de son temps à lire. Il comprend que ses rêveries sadiques constituent un véritable trouble de l'esprit. Les personnes qui le connaissent le considèrent comme un original.

Stigmates névropathiques : Pas de tremblement de la langue ni des paupières. Réflexes normaux. Pas d'anesthésie cutanée. Depuis six mois, spasme respiratoire. Il craint d'avoir une maladie de cœur, mais le cœur est sain.

Il a beaucoup lu de faits relatifs à l'hypnotisme et vient prier M. le professeur Pitres de le débarrasser de « sa passion ».

Cette observation et les précédentes nous montrent quel est le rôle déterminant de la masturbation dans l'étiologie des perversions sexuelles. De nouvelles causes méritent

d'être signalées : citons l'influence de la mauvaise éducation, le mauvais exemple du milieu, la difficulté de pratiquer le coït à l'état normal, le désir de se procurer un nouveau plaisir, ou d'exercer un métier parfois lucratif (prostitution masculine), l'abus de l'acte sexuel, la séparation rigoureuse des sexes, l'influence de l'imagination, de la sensibilité, etc.

Le rôle de la plupart de ces facteurs est particulièrement intéressant dans l'étiologie de la dépravation. Nous les étudierons au chapitre suivant.

CHAPITRE III

Causes de la dépravation chez l'homme.

Dans ce chapitre nous essaierons d'étudier le rôle de nouveaux facteurs dont l'action est ou prédisposante ou déterminante. Il nous serait difficile d'établir un plan convenable parce que ces facteurs sont complexes, nombreux, et leur influence variable suivant le milieu et l'individu.

De l'imagination, de la sensibilité, du développement intellectuel.

L'imagination est un mode de la pensée qui est caractérisé par le pouvoir de créer, à l'aide des idées et des images préexistantes, d'autres idées et d'autres images ordinairement composées. Ces idées et ces images sont particulièrement le résultat de l'activité propre des facultés de conception synthétique et comparative ou de généralisation; activité naturellement en rapport avec le développement des organes

correspondants. La sensibilité est une action dévolue à certaines parties du système nerveux périphérique et central. Elle se divise en trois éléments secondaires : 1° l'impressionnabilité ou propriété de recevoir l'impression; 2° la transmissibilité ou propriété de transmettre cette impression; 3° la perception ou faculté de percevoir.

Il existe entre la sensibilité et l'imagination des relations étroites; la sensibilité transmet les impressions du monde extérieur ou de l'individualité; mais par l'éducation réciproque des sens, comme nos idées, ces sensations sont associées. Aux impressions tactiles transmises sont liées des impressions visuelles, à la sensation est unie l'image. Après qu'elles ont été perçues ces impressions sont élaborées, et leur élaboration a pour résultat de produire des assemblages complexes, d'établir entre elles des rapports intimes. A l'aide de ces associations multiples, l'imagination crée des images nouvelles dont l'évocation sera plus ou moins rapide et complète selon que la faculté représentative et créatrice sera plus ou moins vive ou parfaite. Mais le développement intellectuel enrichit et amplifie l'imagination, affine la sensibilité et surtout la perception et l'élaboration. La perfection de ces facultés est particulière aux êtres supérieurs; les animaux sont simplement impressionnés, leurs sensations sont grossières, jamais élaborées; le chien qu'on frappe *sent* qu'il souffre, il ne le *sait* point. C'est un fait connu de tous les médecins que les gens cultivés perçoivent plus vivement la douleur physique et même les douleurs morales ; n'en serait-il pas ainsi des plaisirs ? Cependant le plaisir résulte souvent de la satisfaction d'un besoin; le vice, de la recherche exagérée d'un plaisir; or les exigences des organes génitaux sont particulièrement impérieuses, et les satisfactions sexuelles procurent une jouissance très vive, même la volupté. Il serait

donc logique d'admettre que les êtres qui perçoivent d'une façon plus parfaite les sensations peuvent plus fréquemment se livrer à la recherche exagérée des plaisirs de l'amour. Les hommes dont le développement intellectuel est le plus achevé seront donc prédisposés à la dépravation.

Quel est le rôle de l'imagination; exerce-t-elle comme la sensibilité une influence sur les passions génitales ?

Trois éléments, nous l'avons précédemment établi, président à l'accomplissement de la fonction reproductrice: 1° une excitation, la présence ou au moins la représentation mentale d'un individu du sexe contraire; 2° l'impression qui fait naître le désir; 3° le désir.

L'excitation, le premier et le plus nécessaire de ces éléments, ne sera-t-elle pas plus complète ou même exagérée si l'homme possède parfaitement l'admirable faculté d'évoquer les images. L'amoureux, doué d'une vive imagination, pourra deviner les charmes voilés de la femme aimée, et se représenter plus exactement, dans ses rêves, les formes harmonieuses qui excitent la sensualité. Quand cette faculté d'évocation est puissante, elle préside parfois à la production de curieux phénomènes érotiques. Hammond rapporte des cas de satisfaction sexuelle, de possession idéale sans contact physique. Nous avons connu un « imaginatif », habitué des lupanars, qui pouvait oublier dans le spasme génésique la notion de temps et de lieu; souvent, en possédant une prostituée, il croyait défloner une vierge qu'il aimait. Il prétendait éprouver ainsi la plus vive volupté. De telles aberrations exigent une imagination parfaite; cependant le développement intellectuel contribue étrangement à perfectionner cette qualité de l'esprit. Ne nous étonnons donc point de voir des êtres cultivés, sous l'influence de l'excitation cérébrale et dans certaines conditions, se livrer à l'onanisme ou à des pratiques anormales plus vicieuses encore.

Parce que le pouvoir d'évoquer des images est le résultat de l'activité propre des facultés, activité naturellement en rapport avec le développement des organes correspondants, l'imagination peut, isolée, porter le trouble dans les actes qu'elle conduit à exécuter.

Condillac a émis l'hypothèse d'une statue relativement insensible qui serait simplement douée de l'odorat : « Si cette statue, dit-il, est impressionnée par une rose, elle sera tout odeur de rose. » De même, concevons l'existence d'un être doué d'une seule faculté, l'imagination ; d'un sens unique, le sens génital ; nous pourrons obtenir ainsi un dépravé idéal qu'aucun souci, aucune impression étrangère ne saurait distraire de ses préoccupations sexuelles. Or, il existe dans la vie un âge où l'imagination est plus vive, où les exigences génésiques sont particulièrement impérieuses, sans doute parce qu'elles sont nouvelles ; nous voulons parler des années qui suivent les premières manifestations de la puberté.

L'adolescent, pour éviter de devenir un dépravé, devra donc se soustraire aux influences susceptibles d'exalter son imagination. Si nos déductions sont exactes, si les idées que nous venons d'émettre sont vraies, les phénomènes qui influent sur l'imagination doivent retentir sur l'excitation génésique. Pour ne point entreprendre de fastidieuses et parfois d'immorales descriptions, parmi les influences dépravantes, nous rappellerons seulement le rôle des mauvaises lectures et de certains spectacles. Leurs effets pernicieux sont tels qu'ils ont pu produire parfois des anomalies morales autrement déplorables que celles dont nous recherchons l'étiologie. « Cher poète, disait le major Schœn à Schiller, il n'y a pas d'âme plus belle que la vôtre, mais vos *Brigands*, joués sur tous les théâtres d'Allemagne, incendieront les cervelles germaniques trop disposées à prendre feu pour ce

qui est présenté avec un grand art : Charles Moor, je le crains, aura de tristes imitateurs. »

S'il pouvait lire *les Voluptueuses* ou certaines œuvres communes publiées en Belgique, que devrait penser le major Schœn de leur influence sur la dépravation ? Si la représentation des *Brigands* peut exalter l'imagination, n'est-il pas logique d'admettre que la sensualité doit être excitée par le spectacle de certains cafés-concerts, où, sur des airs de valses érotiques, des almées fin-de-siècle exécutent la danse du ventre.

Le rôle de ces trois facteurs : développement intellectuel, imagination et sensibilité, nous paraît donc suffisamment établi. Cependant, il est nécessaire de chercher, par une étude expérimentale, à vérifier nos considérations théoriques. L'expérience nous apprendra que les êtres les moins passionnés en amour sont des individus grossiers, imparfaitement doués des facultés précédemment analysées.

Malgré l'influence excitante du climat, les indigènes du Soudan et du Sénégal ne se livrent point avec passion aux plaisirs sexuels ; on n'a pas entendu dire que l'un deux ait jamais accompli les douze travaux d'Hercule ; la frigidité génésique de ces nègres dépourvus de sensibilité et d'imagination vive est telle qu'ils se contentent de rechercher la femme une fois par semaine (observation du docteur Pelletier, médecin des colonies). On pourrait alléguer que cette indifférence est le résultat de la circoncision dont l'obligation est imposée par l'islamisme, mais elle s'observe chez des peuplades (les Bambaras, les Bobos, etc.) qui n'obéissent point aux lois du Coran ; d'ailleurs en notre pays la plupart des juifs sont circoncis et nous n'avons point observé qu'ils soient aussi tempérés.

Les paysans, plus civilisés que les nègres, ne sont point

libertins ; cependant ils sont parfois lascifs. Zola, dans plusieurs romans d'un naturalisme remarquable *(la Terre, Germinal)* a parfaitement analysé la brutalité instinctive de leurs actes sexuels. Parce qu'ils ont une sensibilité et une imagination faibles, un développement intellectuel presque nul, leurs amours ne sont rarement précédées ou remplacées par les manœuvres anormales qui caractérisent la dépravation. On ne doit point confondre avec les pratiques de l'érotisme les manifestations naturelles de leur grossier instinct. A Paris, l'ouvrier, plus instruit et soumis à l'influence du milieu, est fréquemment dépravé. Nous n'émettrons point d'opinion inconvenante sur la moralité des autres habitants des grandes villes. Il nous suffirait de consulter des statistiques pour montrer que le nombre des prostituées et des célibérataires s'accroît chaque jour, et d'emprunter à la *Gazette des Tribunaux* le récit de causes célèbres par leur immoralité scandaleuse.

Par toutes les déductions et les observations qui précèdent, nous pensons avoir établi que l'imagination et la sensibilité peuvent exercer une influence sur les passions sexuelles. Loin de se soustraire aux lois de la nature, l'homme intelligent et doué de ces facultés doit particulièrement aimer les plaisirs de l'amour. Mais il n'est point libertin, parce qu'il est sensible ou cultivé, il est simplement prédisposé à la dépravation.

Nous allons maintenant étudier les causes particulièrement déterminantes du libertinage anormal.

De la prostitution et du commerce des filles.

« L'âge moyen auquel se marie l'homme, a dit Balzac, est celui de trente ans ; l'âge moyen auquel ses passions, ses désirs les plus violents de jouissance génésique se développent est celui de vingt ans. Or pendant les dix plus belles années de sa vie, il reste sans satisfaire cet irrésistible besoin d'aimer qui ébranle son être entier. L'amour physique est un besoin semblable à la faim, un morceau de pain bis et une cruche d'eau font raison de la faim de tous les hommes, mais notre civilisation a créé la gastronomie. La faim n'est pas si violente que l'amour dont les caprices sont nombreux, agaçants, plus recherchés dans leur furie que les caprices de la gastronomie. » Pour satisfaire cet impérieux besoin, les hommes imaginèrent autrefois la galanterie, et certaines chroniques scandaleuses nous ont appris « combien était fragile la vertu des nobles dames » exposées aux « amoureux pourchas ; aimer était le but de leur vie, exciter le désir, celui de tous leurs gestes. » En ce siècle, le « temps est de l'argent » ; l'homme n'a pas le loisir de nouer de longues ou savantes intrigues et la plupart des femmes ne vivent plus pour aimer, elles aiment pour vivre. « Parce qu'elle est un besoin, la prostitution est actuellement devenue une institution nécessaire. »

Pendant les dix plus belles années de sa jeunesse l'homme reçoit ses premières et vicieuses leçons d'amour des filles de lupanar ou des filles entretenues.

« Elles ont appris, dit C. Mendès, chez les entremetteuses, la routine des lubricités » ; pareilles à des comédiennes qui

émeuvent d'autant plus qu'elles sont moins émues, elles suppléent à leur sensualité souvent défunte par des pratiques méthodiques et dépravantes. Aux sentiments, ces habiles voluptueuses substituent la sensation, aux délicatesses de l'amour de monstrueuses concupiscences ; mais l'habitude consacre nos vices et les rend plus nécessaires que nos besoins.

Aussi n'est-il pas rare de voir quelques dépravés, victimes des fautes de la jeunesse, rechercher durant leur vie entière les honteuses débauches qui seules apaisent une sensualité anormale.

En de rares vagabondages génésiques, les paysans subissent cette influence immorale des filles ; mais elle s'exerce incessamment sur l'habitant des villes, témoin souvent involontaire du spectacle de toutes les débauches humaines. A Paris surtout, les prostituées sont nombreuses et se sont elles qui presque toujours initient l'adolescent aux douleurs de la volupté et des maladies vénériennes.

Nous aurions dû pour compléter cette étude trop brève nous livrer à des considérations, peut-être nécessaires, sur la physiologie des amours professionnelles.

Nous laissons aux traducteurs du Kama-soutra et aux lecteurs de *Gamiani* le soin de combler cette volontaire lacune, parce que de telles descriptions seraient déplacées dans une œuvre scientifique et morale, nous resterons sur une honnête réserve qu'un trop grand nombre d'auteurs ne se croient pas obligés d'observer.

Du milieu.

Ubi non est mulier, ingemescuit homo.

L'homme, dit un proverbe latin, souffre où la femme n'est pas. Cette douleur morale et physique prolongée par une chasteté souvent involontaire provoque des aberrations graves du sentiment et du besoin génésique. Roubaud rapporte le cas d'un étudiant américain qui, ayant dû rester absolument vierge jusqu'à vingt-trois ans, fut pris d'un priapisme violent. Le plus souvent l'homme privé du commerce de la femme reste vierge, mais il n'est pas chaste; il se soustrait aux lois naturelles par les pratiques du vice solitaire. Parce que l'habitude est une seconde nature, il peut demeurer longtemps sans désirer accomplir l'acte sexuel; mais si par hasard il est ensuite placé dans les conditions ordinaires de l'existence, s'il se marie, il constatera souvent son impuissance et pour exciter ses sens ou leur suppléer aura recours aux pratiques immorales qui caractérisent la dépravation.

« La solitude est la province la plus chère au diable ». Il est donc nécessaire au dépravé de se soustraire à l'influence de cet état anormal, car « une fois sur le terrain irrégulier, dit Monin, l'homme n'a plus qu'à se laisser glisser le long des raffinements mécaniques de l'imagination la plus dévergondée. On ne dévie pas en vain le sens génital, l'idée érotique devient de plus en plus impérieuse. L'épuisement nerveux et l'ataxie finale sont la conséquence de toutes les variétés d'onanisme, conséquence d'autant moins inévitable que le sujet

peut se livrer à toute heure du jour et de la nuit à son vice impérieux et despotique. Au contraire la sagesse et la santé accompagnent l'homme qui peut rester dans le droit chemin de la copulation régulière. »

Dans tous les milieux d'où la femme est exclue, l'influence pernicieuse de la continence exagérée ou de l'excitation génésique anormale pourra se manifester.

Mais, ajoute le docteur Monin, « ne copule pas qui veut ».

Il peut arriver, en effet, que dans les conditions régulières de l'existence, l'homme, journellement en contact avec la « femme honnête », soit obligé de respecter les lois de la morale conventionnelle. Il sera donc réduit à la chasteté ou sera victime des passions dont nous avons parlé. La vertu des uns fait le malheur des autres.

De même que dans certaines villes du Midi, les discours les plus véhéments semblent être l'expression naturelle des passions, ainsi, dans quelques milieux dépravés, les mauvais exemples sont si fréquents, l'immoralité si commune, que les actes les plus monstrueux paraissent rarement exagérés on condamnables. Cependant, ceux-là se trompent, qui s'imaginent que « la dépravation est souvent l'apanage des pauvres, parce qu'ils sont plus exposés aux mauvais exemples »; nous pensons que si les grandes vertus sont plus rares chez les malheureux, les vices sont aussi moins communs. Les ouvriers et les paysans ont des maîtresses... et de nombreuses maîtresses; mais les inconvénients qui résultent de la recherche exagérée des plaisirs normaux, sont moins funestes que les suites des honteuses débauches solitaires : « J'aimerais mieux t'arracher aux femmes qu'à toi-même », disait Jean-Jacques à Emile.

On peut admettre que l'homme se livre souvent au vice, parce qu'il lui est difficile, dans le milieu où il vit, de prati-

quer l'acte sexuel normal. Si la chasteté relative est une cause de dépravation et si l'on tient compte d'une statistique assez curieuse, citée par Paul Bourget, les maçons devraient être les moins dépravés.

« J'ai connu dans un hôpital de femmes, dit l'auteur de la *Physiologie de l'amour moderne*, un médecin qui s'appliquait à dresser la liste des déflorateurs ; cette enquête lui avait révélé que les déflorateurs appartiennent tous à la classe ouvrière. La profession qui en fournit le plus est, chose étrange, celle des maçons, environ 50 0/0. Puis viennent les domestiques et les autres corps de métier. Il y a de la logique dans ces chiffres. Le maçon, c'est celui qui passe qu'on ne verra plus. Le domestique, c'est celui qui est là, le voisin de la pauvre fille, dans ce dortoir de mansarde qui règne en haut des maisons ; le bourgeois ignore, lui, ce qu'est la virginité d'une fille du peuple. »

De l'état social.

« Si les rois et les grans seigneurs, a dit un auteur contemporain, avaient autrefois le privilège des richesses et des jouissances, ils avaient aussi celui des vices. » Après les guerres de religion, des mignons et des courtisanes titrées régnèrent pendant trois siècles. Puis la Révolution survint, bouleversant tout. On honora une divinité nouvelle « La Vertu », mais ses autels, maculés du sang de ceux qui l'avaient proscrite, furent bientôt détruits, et le règne de la vertu ne put durer un jour. Aujourd'hui, l'aristocratie de la richesse a remplacé l'aristocratie de la naissance. Sous l'influence des entreprises commerciales et des découvertes scientifiques, l'aisance et la fortune s'accroissent chaque jour. Les Lucullus sont nombreux à cette époque; tous rivalisent de luxe, quelques-uns « s'illustrent par l'impudence et le faste de leurs débauches. » Sur la foule des parvenus, la civilisation vieillie exerce sa pernicieuse influence, détraquant les cerveaux, atrophiant les corps; l'humanité rachitique et névrosée est malade d'avoir trop vécu.

Pendant que s'accomplit cette déchéance physique et mentale, les sentiments religieux s'affaiblissent. Des athées raisonneurs ont pensé que Dieu était un simple concept imaginé par l'esprit humain pour satisfaire à l'invincible besoin de connaître la cause des phénomènes; leurs théories malsaines ont séduit le monde. Dédaigneux des récompenpenses ou des châtiments, le sceptique recherche les joies terrestres; il se propose de vivre pour atteindre ce double but : « Être riche pour être heureux, être heureux pour satis-

faire ses passions. » L'amour, a dit Balzac, est la première des passions parce qu'elle les flatte toutes ; si les plaisirs de l'amour procurent à l'homme les plus délicieuses sensations il veut en connaître tous les raffinements. Il n'est pas étonnant que l'homme riche excité par la recherche anormale de jouissances érotiques, devienne parfois un dépravé.

Après avoir dissipé les forces trop ardentes de la première jeunesse, le fils bien élevé d'une famille aristocratique doit se consacrer au mariage. Parce qu'il est nécessaire pour être heureux de mener large et joyeuse existence, l'héritier d'un grand nom et d'une grande fortune commet « le viol légal soumis aux questions d'intérêt et de convenance sociales. » Dans notre civilisation moderne, le mariage est trop souvent un accouplement de deux êtres qui associent leur luxe et leur richesse. Ainsi conclue, cette union parfois malheureuse devient une cause profonde de dépravation. Las des caresses d'une épouse qu'il n'a point aimée, ou trop sensuel pour être indifférent aux excentricités génésiques, le mari cherche dans les plaisirs de l'adultère des sensations nouvelles. Parce qu'il est flatteur et facile d'être l'amant d'une courtisane à la mode, le riche choisit dans le monde des filles à vendre une concubine belle et dépravée ; la prostituée du demi-monde, seule capable de satisfaire les exigences des sens et de l'orgueil du parvenu, est la rivale de la femme légitimement mariée. Ces filles savent exciter les plus immondes convoitises des naïfs amants, qu'elles ruinent et parfois, pour leur être préférée, l'épouse doit accepter d'un mari dépravé les leçons du plus odieux libertinage.

Persuadé qu'en l'état actuel de la société il est nécessaire d'être riche pour être heureux, un père soucieux du bonheur de ses enfants doit s'efforcer d'en diminuer le nombre. « Les hommes que possède l'orgueil de la richesse, écrit le docteur

Bergeret, ne pouvant s'habituer à la pensée de voir leurs biens se morceler, leur château se vendre par licitation, s'arrêtent dans la procréation des enfants ; du moment qu'il est né un garçon pour maintenir le nom et concentrer la totalité ou du moins la plus grande partie de la fortune on se livre à la pratique des relations frauduleuses pour éviter une trop nombreuse lignée. Il en résulte un grand nombre d'aberrations funestes, de fonctionnements anormaux des organes génitaux qui exercent une influence déplorable sur l'individu, sur la famille et sur la société.

» De nombreux écrits ont signalé tous les maux qu'engendre cette déviation des instincts générateurs (*manus stuprum*) mais combien sont plus pernicieux encore ces raffinements de la débauche, ces manœuvres de toutes sortes qu'inventent deux individus de sexe différent pour éviter la conséquence mutuelle du rapprochement des sexes. Combien l'exaltation du système nerveux, l'ébranlement qui en résulte, doivent être plus violents au contact de deux êtres qui s'excitent mutuellement ? Est-il étonnant qu'il en résulte souvent de graves perturbations. »

Certains économistes, toujours en quête du bonheur idéal, ont imaginé de limiter la procréation; et leurs théories, mises en pratique par des partisans trop zélés, peuvent être une cause nouvelle de dépravations sexuelles. « Malthus professe que la progression dans la production suit la proportion arithmétique, comme 1, 2, 3, 4 et que la population suit la progression géométrique comme 1, 2, 4, 8 c'est-à-dire que lorsque la population sera 8, la production sera 4. Il y aura cette conséquence forcée : 4 individus auront de quoi subsister et 4 ne pourront pas vivre.

Partant de ce principe, les malthusiens ont enseigné qu'il fallait augmenter la production et restreindre la multiplication humaine.

«Les uns, comme Simonde de Sismondi l'a proposé, comme l'a établi la loi positive dans le royaume de Bavière et dans quelques autres états, veulent interdire légalement le mariage des indigents. »

« La société, dit Simonde de Sismondi, ne doit pas laisser mourir de misère ceux qui se sont mis sous sa protection, mais elle ne doit pas laisser naître ceux qui ne peuvent que mourir de misère. C'est un devoir de ne point se marier quand on ne peut assurer à des enfants le moyen de vivre; c'est un devoir non point envers la loi, mais envers les autres, envers ces enfants qui ne peuvent se défendre, qui n'ont point d'autres protecteurs. Le magistrat est appelé à faire respecter tous les devoirs réciproques, il n'y a pas d'abus d'autorité à ce qu'il empêche le mariage de ceux qui sont le plus exposé à oublier ces devoirs. Le mariage des mendiants ne devrait jamais être permis. Le mariage de tous ceux qui n'ont aucune propriété devrait être soumis à une inspection sévère, on aurait droit de demander des garanties pour les enfants à naître; on pourrait exiger celles du maître qui fait travailler, requérir de lui un engagement de conserver à ses gages pendant un certain nombre d'années l'homme qui se marie. »

Si les théories de Simonde de Sismondi étaient appliquées, il est aisé de concevoir leur influence dépravante sur la société. Les lois qu'elles pourraient inspirer seraient d'ailleurs inhumaines car si l'on privait les pauvres des plaisirs du mariage quelles joies leur resterait-il ? En France, elles deviendraient pernicieuses; les malheureux seuls ont beaucoup d'enfants, les riches en ont peu ou ne se marient point.

Soit qu'ils désirent jouir en égoïste de la vie, soit qu'ils doutent de ne pouvoir satisfaire aux exigences inéluctables d'une femme et d'enfants légitimes, un grand nombre d'hom-

mes restent célibataires. Ce nombre s'accroît chaque jour; souvent ils ne connaissent que les joies dépravantes de l'amour mercenaire et subissent l'influence immorale des prostituées. En même temps, parce que les nécessités de la vie sont fort coûteuses et le luxe nécessaire, certaine catégorie de femmes, qui pourraient contracter mariage, préfèrent vivre libres et dans l'aisance en faisant un commerce lucratif de leur corps. Les filles entretenues, toujours insatiables, ont remplacé les Musette contemporaines de Mürger; il est nécessaire que leurs amours ne soit point désintéressées, « en ce siècle, a dit un artiste, le cœur est une mauvaise marchandise dont on est obligé de se débarrasser pour ne pas faire naufrage. »

Si les unions légitimes deviennent moins fréquentes, il en résulte qu'un certain nombre de jeunes filles sont condamnées à rester éternellement vierges; aussi se contentent-elles souvent de n'être que des « demi-vierges ».

Pour éviter une grossesse déshonorante elles exigent que leurs amants se livrent aux fraudes sexuelles dont parle Bergeret ou à des pratiques plus dépravantes encore. Ces vices sont assez communs dans quelques classes de la société: « Dans un monde oisif et jouisseur, écrit Marcel Prévost, monde aux vagues limites, touchant par de longues frontières, sans cesse franchies, à la bourgeoisie riche et à l'aristocratie qui s'amuse, il est admis qu'une jeune fille se divertisse dans la société des hommes. » Mais toutes les luxures de ce monde sont habilement dissimulées, l'hypocrisie est le rideau qui voile à la foule le spectacle des obscénités, et « cette hypocrisie, dit Chaix-d'Est-Anges *(Journal des Goncourt)*, il faut la protéger, car pour peu qu'on pénètre la vie de certaines gens, on n'y trouve pas seulement l'adultère, mais encore l'inceste et tout le reste. »

Du Climat.

« Dans les pays chauds, dit Montesquieu *(Esprit des lois)*, où le tissu de la peau est relâché, les bouts des nerfs sont épanouis et exposés à la plus petite action des objets les plus faibles. Dans les pays froids, où le tissu de la peau est resserré, les extrémités nerveuses sont en quelque façon paralytique, la sensation ne passe guère au cerveau, les sensations sont donc moins vives dans les pays froids. Dans ces pays on a peu de sensibilité pour les plaisirs. Avec cette délicatesse d'organe que l'on a dans les pays chauds, l'âme est souverainement émue par tout ce qui a du rapport à l'union des deux sexes, tout conduit à cet objet. Dans les pays du Nord à peine le physique de l'amour a-t-il bien la force de se rendre bien sensible ; dans tous les climats tempérés, l'amour accompagné de mille accessoires se rend agréable par des choses qui d'abord semblent être lui-même et ne sont pas encore lui ; dans les climats plus chauds on aime l'amour pour lui-même, il est la cause unique du bonheur.

» Il y a de tels climats où le physique a une telle force que la morale n'y peut presque rien. Laissez un homme avec une femme, les tentations seront des défaites, l'attaque sûre, les résistances nulles. Dans ces pays, au lieu de précepte il faut des verrous. Un livre classique de Chine regarde comme un prodige de vertu de se trouver seul dans un appartement reculé avec une femme sans lui faire violence. » (Montesquieu).

Cette influence du climat est moins considérable en France qu'en Chine ; cependant c'est un fait connu de tous les observateurs que les Méridionaux sont plus érotiques que

les habitants du Nord. En Espagne, la recherche des plaisirs de l'amour est le but principal de la vie. Il en est de même en Italie.

L'excitation conduisant à l'abus des plaisirs sexuels et à leurs conséquences peut provoquer les manifestations anormales de l'instinct qui caractérisent la dépravation. L'érotisme des habitants de Taïti est bien connu. En Chine, au Tonkin, la pédérastie est commune, il en est ainsi dans l'Inde où le crime de bestialité fut longtemps impuni. A cette influence du climat s'ajoute parfois celle de la polygamie. Dans tous les pays musulmans où les femmes sont esclaves, un mari peut avoir plusieurs concubines, or « il en est de la luxure comme de l'avarice, elle augmente sa soif par l'acquisition des trésors. » (Montesquieu.)

Lorsqu'un homme, né dans un pays tempéré, est soumis à l'action pernicieuse du climat des tropiques, ses besoins génésiques sont parfois plus impérieux et son amour des plaisirs sexuels peut devenir une passion morbide.

Dans un roman (*Chair noire*) le docteur Vigné d'Octon étudie les manifestations de cet amour anormal entre un homme de race blanche et une femme de race noire. « Entre ces deux êtres, dit-il, il ne peut y avoir que de sauvages accouplements. En cette inexplicable attirance qu'exerce la chair noire sur l'Européen démoralisé, seuls les sens du mâle sont en jeu, le *plus souvent victimes d'une acuité maladive ;* la négresse joue, elle, un rôle absolument passif dans toute l'acception que ce qualitatif comporte... Je sais ce qu'est la négresse du Sénégal pour avoir vécu et souffert, surtout souffert dans ce pays pendant quatre ans. »

Parce qu'il lui est impossible d'exiger de telles femmes les sentimentales jouissances étrangères à l'amour physique, l'homme recherche d'une façon exagérée l'unique plaisir

qu'il lui soit permis d'éprouver. D'ailleurs l'Européen surexcité par les troublantes émanations de ces pays de la fièvre est particulièrement sensible à la volupté génésique et parfois les femmes indigènes sont assez belles pour être désirées. Vigné d'Octon a tracé d'une négresse de la race fellah un assez séduisant portrait.

« Le teint foncé de sa peau s'était peu à peu éclairci, et avait maintenant de chatoyants reflets cuivrés ; l'ovale de son visage s'était allongé. De ses épaules pleines et robustes son cou se dégageait avec des gracilités de gazelle. Les seins, fermes et rigides, semblaient vouloir crever le tissu léger du boubou. Elle avait dans tous les mouvements de son corps une flexibilité d'antilope, et l'ondulante souplesse des grands faunes. De toute sa singulière personne s'exhalait une odeur enivrante de virginité sauvage, de nubilité capiteuse qui *exacerbait le désir*. »

Dans ces conditions et soumis à de telles influences, l'acte sexuel est souvent anormal, précédé ou suivi de phénomènes caractéristiques. Le spasme est accompagné de vertige, l'amour est un accès de rage, les manifestations de cette passion morbide sont parfaitement décrites dans *Chair noire*.

« Ce soir là-même il entraîna la négresse docile, un choc violent ébranla sa poitrine, frappa son crâne, un nuage passa sur ses yeux, il se rua sur elle, essayant d'éteindre le feu de ses veines, d'apaiser la fièvre de son corps. Cet accouplement fut sauvage. Elle restait inerte avec le même plissement douloureux de sa lèvre ; alors, aveuglé par un élan de colère érotique, affolé, bestialisé par le suprême éréthisme, dans une dernière et tétanique étreinte, comme un chien enragé, il la mordit..... puis il tomba dans la prostration comateuse et s'endormit d'un lourd sommeil sans rêves, lui apportant l'oubli. »

De l'Education.

L'amour se compose de deux éléments, l'un, physiologique, un besoin, l'autre psychologique, un sentiment. L'éducation qni développe les qualités physiologiques et psychologiques peut exercer une influence sur ce besoin et provoquer les manifestations anormales qui caractérisent les dépravations sexuelles.

Pour faciliter notre étude, nous nous proposons d'observer un type de dépravé supérieur, dont on pourra contester la vraisemblance, non la réalité; à ce type seulement doivent s'appliquer nos considérations.

Après avoir à peine usé sa première culotte, l'enfant voué par sa famille aux durs travaux intellectuels est envoyé au lycée. L'éducation qu'il y reçoit est singulièrement propre à développer son imagination, à exagérer sa sensibilité. Il apprendra souvent à modérer ses joies, à taire ses douleurs et les vibrations dissimulées de son âme rendront ses joies plus intenses et ses douleurs plus aiguës. A l'âge où s'éveillent les sens, il commence à souffrir du vague besoin d'aimer. Comme le héros de l'Illiade il rêve de consoler Pénélope ou d'effrayer Nausicaa. Il envie le moineau de Lesbie et lit plus volontiers Rolla que le discours sur la méthode.

Souvent alors Priape est son dieu, Onan est son maître.

Privé du commerce de la femme, il en conçoit une opinion faussée par la lecture des plus purs romans. Elle lui apparaît comme un être parfait, ardemment désiré. Il voudrait aimer une femme enfantée par son imagination, embellie de quali-

tés subjectives et cherchant avec l'espoir d'un Don Quichotte cet être fictif, il se prépare aux désillusions de l'alcôve, aux tristes lendemains de la lune de miel. Cet enfant, à peine pubère,est déjà mûr pour l'amour et quand il a reçu des maîtres l'instruction nécessaire pour devenir un homme il commence à vivre, impatient de connaître les voluptés exagérées par son imagination.

Dans les villes où le conduit le hasard de ces études, une constante préoccupation hante sa pensée. « Il veut aimer et être aimé » et partout, dans la rue comme au lupanar, il se livre à la poursuite ardente et impérieuse de l'amour. En cherchant la femme il trouve des filles et des femelles. Elles vendent ce qu'il veut qu'on lui donne ; la demi-vierge lui tend un anneau nuptial, désireuse de prendre à ce piège le futur libérateur de son servage social.

Parfois il rencontre une maîtresse qui l'aime, mais elle l'abandonne bientôt, désespérée ou déçue. Parce que la femme est souvent, suivant une humoristique expression « un utérus avide servi par des organes » il la méprise. Ce mépris, a dit Cherbuliez, « devient une cause suprême de dépravation. » Il ne sait jamais sacrifier aux grossières réalités ses conceptions idéales et, toujours victime d'illusions toujours déçues, ce sentimental blessé est longtemps encore le jouet de l'éternel mirage de l'amour. Mais ses passions inassouvies s'exaspèrent ; sous l'influence d'une excitation cérébrale presque constante ses facultés génésiques se troublent et se dépravent. A l'amour psychique succède peu à peu l'amour physique aux sentiments exagérés des sensations raffinées. Comme un malheureux qui demandant à l'ivresse un oubli de ses maux se noie de plus en plus dans l'orgie sans jamais trouver l'ivresse consolatrice et l'apaisement à ses douleurs, ainsi l'obsédé par

amour cherche dans la dépravation l'oubli de l'idéal trop longtemps caressé et jamais il ne peut oublier. Il épuise toutes les luxures, toutes les débauches, mais ses heures de lucidité sont plus tristes, ses lendemains de fête plus lamentables. Alors, désespéré, il renonce parfois volontairement à la vie ; il meurt de ses excès dans une dernière orgie et son dernier soupir est un hoquet d'ivrogne.

Cette éducation intellectuelle prédispose également aux névropathies ; elle est une cause fréquente de neurasthénie chez les jeunes gens doués de la sensibilité la plus aiguë, de l'imagination la plus vive ; mais cette neurasthénie, écrit Levillain, provoque des dépravations sexuelles.

L'exagération de cet état psychique imaginatif et sensible a caractérisé les plus grands poètes de ce siècle. Aussi la plupart de nos écrivains contemporains doués du plus pur génie furent-ils des obsédés par l'amour ; quelques-uns même devinrent des dépravés. Dès l'âge de huit ans, lord Byron, ce grand désespéré fut amoureux de la petite Mary Duff. « Ma passion était si violente, dit-il, que je ne crois assurément pas en avoir plus jamais éprouvé une semblable. » Musset a « tant aimé qu'il en est mort ; « après avoir chanté l'amour dans trois livres, dit Henri Bauer *(Confessions*, *Mes prisons*, *Mes hôpitaux)*, Paul Verlaine fut pris d'aversion pour la femme, puis vécut en *outlaw*, ivrogne, débauché, pis encore. » Pour Henri Heine, l'amour fut « le seul emploi sérieux de tous les jours et de tous ses instants.

M. Maurice Paléologue a fait une étude remarquable de l'amour chez Henri Heine. « Ce poète, écrit-il, voyait dans l'amour non seulement un passe-temps de jeunesse, une occasion éphémère de rêves et d'illusions, une fête passagère du cœur, mais la grande fonction de l'homme ici-bas.

» Un jour d'été, en gravissant une colline, Henri Heine

rencontra une enfant jouant avec une fleur qu'elle tenait à la main. C'était un brin de réséda ; tout-à-coup elle le porta à ses lèvres et le lui donna. Cette rencontre ne sera suivie d'aucune autre, et c'est assez pour faire éclore l'amour dans cette âme. »

Plus tard Henri Heine aime sa cousine Molly qui ne l'aime pas, il est profondément attristé de son indifférence « de ton amour dont je doute, dit-il, ne jure pas et embrasse-moi seulement car je ne crois pas aux serments de femme. » Le lendemain, en effet, Molly, nature insignifiante, en épousait un autre. De cette banale aventure est né le merveilleux poème d'amour qui a nom l'*Intermezzo*

Henri Heine souffrit étrangement de cet amour malheureux ; à Hambourg, il suivit Molly et son mari. « Souvent il erre la nuit à travers la ville, dans les rues silencieuses, et contemple pendant de longues heures les fenêtres de la maison où demeure la bien-aimée, il reste debout les yeux fixés au ciel se tordant les mains dans les transports de sa douleur. » Désespéré et malheureux, il parcourt ensuite l'Allemagne, cherchant, pour se consoler, les distractions des amours vulgaires. Étudiant à Gœttingue, il se livre « aux Aspasies, doctoresses ès philosophie horizontale ». Il est ensuite l'amant d'une Messaline d'Amsterdam « dont les yeux sont bleus comme le ciel ». Puis, poussé par un ardent et insatiable appétit de beautés, il promène sa fantaisie amoureuse à travers la Hollande, l'Autriche et l'Italie. « Les Madeleines les plus compromises, écrit-il, furent purifiées par les flammes de mes ardeurs et redevinrent vierges entre mes bras. » Toujours, il porte le désir de la femme éveillé dans ses yeux, toujours allumé dans ses veines, passant du sentiment le plus sérieux et le plus pur aux formes les plus troublantes de la volupté, entremêlant parfois les aventures au point de con-

fondre entre elles les figures de ses rêves passionnés, pratiquant sans scrupule « l'amour double », « l'amour triple ». Les hétaïres les plus flétries ne lui déplaisent pas; il pense avec l'auteur du *Décaméron* que « *Bocca baciata non perde ventura; rinnuova, come fa la luna.* » Puis il vient en France, où il achète une jeune fille à sa tante : « Ma maîtresse, dit-il, était un superbe animal féminin, une éblouissante fleur de chair. » La beauté physique de cette femme qui s'appelait Mathilde, n'avait d'égale que sa nullité intellectuelle, et ce contraste, loin d'affliger son amant, le ravissait. Cette Mathile fut toujours pour ce sensuel une créature de plaisir : « Une âme dépravée dans un corps superbe, docile et voluptueux. »

L'amour fut donc pour Henri Heine, une véritable relique, mais une religion décevante, celle qui, pour le plus d'appelés compte le moins d'élus, puisque le désaccord de l'amour et son objet est la loi presque constante des affections humaines, et que c'est miracle s'il en va parfois autrement entre des êtres qui changent à tout instant, pour qui leur propre âme est un secret insaisissable et dont le moi s'échappe à lui-même dans une fuite éternelle.

Pour se consoler de son idéal perdu, Henri Heine a cherché sur tous les chemins d'autres amours; il a trouvé ce que donnent tous les amours qu'on cherche :

« Je suis condamné, écrivait-il à son ami Laube, le 27 septembre 1835, à n'aimer que ce qu'il y a au monde de plus bas et de plus fou. » A chaque tentative nouvelle, il a reconnu le leurre des lèvres qui s'offrent, des yeux qui promettent et des bras qui enlacent. Il constate que « les dernières gouttes d'or de l'amour sont de l'absinthe » et « que, en vérité, la femme est plus amère que la mort. » Marié, il doutera de l'épouse, comme il a douté de la maîtresse.

» Etrange situation que la sienne ! Avoir fait de l'amour une religion, y croire comme à un dogme, et ne pouvoir croire aux êtres qui l'inspirent !

» Et de son lit d'agonie (il mourut, dit-on, de paralysie générale), il croira voir sans cesse au bras d'un autre, la créature inconsciente qu'il aime d'une passion impuissante et frénétique. »

De l'oisiveté et de l'âge.

Il est nécessaire que tout être ici-bas se propose d'atteindre un but qui donne une raison et un prix à la vie, ou qu'il cherche à oublier dans d'absorbantes occupations, le souci de la mort et du lendemain. Les religieux ont trouvé dans la piété le seul apaisement à la douleur de vivre; le reste des hommes lutte pour atteindre une fin convoitée, source unique de joies raisonnables. On doit plaindre les oisifs. Les hommes qui se contentent d'être inutiles, presque toujours esclaves de vicieuses passions, sont souvent des malheureux ou des dépravés.

Si l'on pouvait interdire à quelque travailleur infatigable et pauvre, les labeurs incessants qui lui permettent de dépenser une activité dévorante, on apprendrait que la misère est une vertu. Le désœuvré, après avoir longtemps usé de tous les plaisirs, est naturellement conduit à commettre les excentricités les plus immorales pour satisfaire aux exigences de sa sensualité blasée. Suétone a étudié l'influence de cette oisiveté dépravante sur les Romains de la décadence; nous savons que la populace et l'aristocratie irreligieuses et riches ne se contentaient point de rechercher les seules joies du cirque.

Comme à l'époque romaine, l'oisiveté est encore aujourd'hui une cause de dépravation. Les pauvres en sont rarement victimes; parce que la lutte pour la vie est ardente, ils n'ont pas de loisirs à consacrer au vice. Il n'en est point toujours ainsi des riches. Il semble que parfois, en les mettant

à l'abri du besoin, la fortune les ait aussi préservés de la vertu. Aussitôt qu'ils sont nés, leurs désirs sont satisfaits, et pour éprouver des joies nouvelles, ils se livrent à des passions anormales ou aux excès qui les engendrent.

Les vieillards érotiques sont souvent aussi des victimes de l'inaction. Quand l'âge ou les maladies ne rendent point nécessaire le repos auquel ils se condamnent parfois volontairement, ils ne devraient point renoncer au labeur habituel qui assure le fonctionnement normal des organes, la santé du corps et de l'esprit. Leurs passions, longtemps contenues pendant la jeunesse et l'âge mûr, se donnent parfois un libre cours. « Leur conscience, dit le docteur Laurent, s'obnubile ; leur volonté se parésie, ils sont à la merci de leurs penchants. Aussi n'est-il pas rare de voir s'allumer à cet âge des passions que justifie à peine la fonction physiologique presque éteinte. » Si les besoins génésiques sont nuls, la frigidité presque complète, l'imagination est presque toujours assez vive; elle inspire parfois à l'impuissant les entreprises les plus immorales, des conceptions si anormales qu'elles pourraient caractériser la folie.

Nous pouvons donc conclure en terminant ce chapitre que l'imagination, la sensibilité, le développement intellectuel, le commerce des filles, l'état social, le milieu, l'éducation, le climat, l'âge et l'oisiveté exercent une influence sur la dépravation. A ces causes il convient d'en ajouter de nouvelles, étudiées au chapitre des perversions, la puberté, le surmenage intellectuel, l'alcoolisme, l'hérédité, le tempérament et l'hygiène.

Sur quelle catégorie d'individus l'influence de ces nombreux facteurs est-elle la plus manifeste? Il nous semble que les hommes cultivés et les riches sont plus particulièrement prédisposés aux passions anormales.

Chez les pauvres, l'imagination et la sensibilité sont souvent moins développées. Ils ne pratiquent point les fraudes conjugales et ne désirent pas limiter le nombre de leurs enfants; il restent rarement célibataires ou oisifs et appartiennent parfois à cette catégorie de malheureux dont parle Balzac « chez lesquels le sentiment profond de leur misère et des travaux obstinés éteignent toutes les manifestations de l'amour. »

CHAPITRE IV

Considérations générales et conclusions.

« Il faut bien reconnaître, dit Charles Féré, dans son traité » magistral sur l'épilepsie, qu'au lieu de concourir au perfec- » tionnement des lois, les médecins ont souvent contribué à » les maintenir en contradiction avec les progrès de la » science. En prenant la loi écrite et non la nature comme » base de leurs spéculations, ils semblent qu'ils aient pris » pris pour règle de conduite cet aveu de Marc : « J'ai voulu » aussi respecter les lois qui nous régissent de sorte que mes » raisonnements se trouveront toujours en harmonie avec » elles. » Quoi que doive en penser M. Charles Féré, nous imiterons l'exemple prudent et moral de Marc; nous n'avons point la prétention de concourir au perfectionnement social; plus modeste est notre but, il nous suffit de rechercher le « bien » ou le « mieux » sans prétendre imposer à personne le respect de lois scientifiquement établies.

Cependant il peut arriver que des législateurs, étrangers aux spéculations médicales, s'imaginent que l'homme est

plutôt ange que bête; ils feront des lois pour des dieux, aussi faudra-t-il une armée de gendarmes pour les faire respecter. Il appartient au médecin d'éclairer le législateur, comme aux juges de faire respecter ses lois.

Pendant longtemps dans l'Inde le crime public de brutalité commis par des dépravés ne fut passible d'aucun châtiments; semblables tolérances peuvent paraître odieuses et les peines infligées pour de tels crimes doivent être d'autant plus sévères que les coupables sont plus nombreux et leurs fautes plus fréquentes; mais, de même qu'il existe diverses sortes de crime, il existe aussi plusieurs genres d'immoralités, les plus monstrueuses et les plus anormales sont souvent les moins condamnables. Les pervertis ont été parfois trop durement châtiés, on ne doit point oublier que ce sont souvent des malades victimes de l'hérédité; ils ont droit à notre « pitié, à notre surveillance et à nos soins. » Les actes des dépravés ne sont point déterminés par d'irrésistibles instincts; les coupables auraient pu presque toujours éviter leur faute ou leur crime en se dérobant aux influences qui les ont préparé; les dépravés sont responsables parce qu'ils ont le libre exercice de leur volonté.

« La loi française, dit Chevalier, séparant nettement le droit de la morale et de la religion, ne s'occupe pas des actes qui ne relèvent que de la conscience; elle ne punit pas ce que la loi morale appelle des vices, la loi religieuse des péchés ; elle ne considère que le « délit » et le Code français ne parle point ni de la pédérastie ni du saphisme. »

Pour que les actes d'immoralité tombent sous le coup de la loi, il faut qu'il soit accompagnés de l'une ou de l'autre des conditions suivantes :

1° La publicité (art. 330 du Code pénal). C'est l'outrage public à la pudeur de tous. Il s'agit de faits ou d'actions

contraires aux bonnes mœurs, réprimés parce qu'ils ont été accomplis en présence de témoins ou *avec la possibilité de témoins*. La publicité seule est punie.

2° La violence (art. 332 et 333 du Code pénal). Il s'agit d'attentats qui résultent d'actes matériels de nature, quel que soit d'ailleurs leur mobile, à blesser la pudeur d'une personne majeure de même sexe ou de sexe différent et qui ont été commis sans le consentement ou malgré l'opposition de la victime.

3° La minorité (art. 331, 332, 333). Il s'agit des actes contre nature ou naturels commis sur une personne qui, en raison de son âge, n'a pu donner un consentement valable.

« Enfin, il peut être fait encore, dit Chevalier, dans les affaires de cette nature, application de l'art. 334 du Code pénal, qui réprime l'excitation habituelle à la débauche de la jeunesse de l'un ou de l'autre sexe au-dessous de l'âge de vingt et un ans, et de l'art. 354 du même code qui punit le détournement de mineurs. »

« En somme, aucun texte de loi ne prévoit pas plus que l'inceste, la pédérastie ou le saphisme, etc., etc.; en eux-mêmes, ces vices ne sont pas légalement punissables; deux ou plusieurs individus, à huis clos, sans violence ou autre délit, ont le droit absolu d'abuser d'eux-mêmes comme ils l'entendent. »

Admettons, dans l'accomplissement d'actes procédant de l'inversion sexuelle, l'existence d'une de ces trois conditions, publicité, violence, minorité ; il y aura suivant le cas délit ou crime. Il appartient au médecin-légiste d'étudier la responsabilité du coupable. Il devra se livrer à l'examen de l'état mental de l'inculpé, du caractère congénital ou acquis de l'inversion, de la concomitance ou absence de la déviation corrélative des caractères morphologiques ou psychiques

secondaires, des antécédents personnels, etc., etc. Si le coupable est un perverti dont les actes sont déterminés, il ne devrait pas au point de vue de la philosophie du droit pénal subir aucun châtiment. La peine a pour but ou d'empêcher le crime en effrayant le criminel, ou de racheter ce crime en établissant une compensation du fait accompli ou de rendre le criminel meilleur. Si l'inculpé a subi l'influence profonde de l'hérédité, une condamnation serait inutile ou inhumaine. « Mais reconnaître l'irresponsabilité du perverti, c'est admettre implicitement l'incoercibilité de ses impulsions perverses, c'est avouer que rien n'empêchera le malade, livré à lui-même de recommencer ses attentats ; le rendre à la liberté c'est lui fournir les moyens, presque le mettre en demeure, de retomber une fois de plus dans son aberration. »

Le perverti impulsif serait donc un être dangereux, d'autant plus nuisible qu'il se distingue souvent par une intelligence remarquable ; contre lui la société a le devoir de se mettre en garde. « Si l'exonération pénale satisfait l'équité, l'utilité sociale trouvera son compte dans l'ordre d'internement. En résumé pas de demi-mesure : ou châtier ou sequestrer.

Telles sont les conclusions, de M. Chevalier ; elles sont remarquables par leur logique mais le remède qu'il préconise est peut-être trop radical :

S'il s'agit d'un fou inoffensif, dont les actes de démence amoureuse ne portent point atteinte à la vie des citoyens, qu'importe que, par des discours invraisemblables, il déshonore une femme, plus souvent souillée d'ailleurs par ses propres actes;

S'il s'agit d'un uraniste dont les audaces sont redoutables ou la brutalité criminelle, le médecin a le droit et le devoir d'intervenir.

Parfois impuissant à guérir le mal, presque toujours il pourra l'atténuer.

A la colère des Dracons de cette fin de siècle nous livrons les dépravés. Il peut sembler nécessaire de punir l'immoralité, parce que l'immoralité impunie deviendrait publique. Mais si les législateurs prennent la résolution d'interdire par des peines sévères les manifestations si multiples du vice, s'ils recherchent des coupables ou des libertins, ils reconnaîtront que le mal est commun, peut-être irréparable.

Afin de vérifier l'exactitude de nos déductions, pendant trois ans nous avons étudié les manifestations sexuelles de nombreux individus.

Nos observations ont porté sur plus de deux cents paysans, sur un nombre égal d'ouvriers, sur quatre cent cinquante habitants des villes, appartenant à différentes classes de la société principalement sur des « intellectuels », et des vieillards célibataires ou riches.

Désireux de ne point affliger certains amis de l'humanité qui croient encore aux bienfaits moraux de l'instruction et de la civilisation, nous nous abstiendrons de faire connaître ici les résultats obtenus. Mais nous demeurons persuadé que le progrès et le développement intellectuel exercent une influence perverse sur la moralité de la foule irreligieuse ou riche.

« Notre époque, dit Marcel Prévost, est comparable à la décadence latine et à la Renaissance au point de vue de l'amour », la débauche est commune, il ne serait point étonnant qu'elle devint générale ; les civilisations sont comme les êtres, elles finissent dans la décomposition.

A ce mal est-il un remède :

Nous pensons qu'il peut exister plusieurs moyens salutaires de prophylaxie génitale. Persuadé que l'excitation fréquente

d'un organe provoque l'exagération de sa fonction, que cette exagération est un vice, l'adolescent devra fuir le commerce des filles, éviter les spectacles d'une immoralité excitante et renoncer aux lecture trop suggestives. S'il s'applique à ne point être l'esclave de ses sens, il reconnaîtra que leurs exigences contrariées deviennent plus rares. Nos besoins sont impérieux, mais il suffit parfois de leur résister pour les vaincre.

Malgré tous ses efforts, il est parfois impossible au futur dépravé de résister à de puissants instincts. Qu'il se hâte alors de rechercher par le mariage un apaisement à sa sensualité. L'union par amour de deux êtres jeunes et raisonnables, assurant le fonctionnement normal des organes génésiques, est le meilleur remède à la dépravation.

Bordeaux, le 12 janvier 1896.
Vu, bon à imprimer :
Le Président de la Thèse,
P. MORACHE.

Vu : *Le Doyen* :
A. PITRES
Bordeaux, le 12 janvier 1896.
Approuvé et permis d'imprimer.
Le Recteur :
A. COUAT.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

LAURENT. — *L'amour morbide.*
CHEVALIER. — Inversion sexuelle (Thèse).
SÉRIEUX. — Inversion sexuelle (Thèse).
MOLL. — Inversion sexuelle.
MONIN. — *De l'hygiène des sexes.*
BERGERET. — *Fraudes conjugales.*
BALLET. — *Dégénérescence mentale.*
LEGRAIN. — *Du délire chez les dégénérés.*
JOURNIAC. — *Recherches cliniques sur le délire hypochondriaque.*
LEVILLAIN. — *De la neurasthénie.*
DUPAIN. — *Etude clinique sur le délire religieux.*
BALL. — *Leçons sur l'érotomanie.*
BINET. — *Etudes de psychologie expérimentale. Le fétichisme dans l'amour.*
BALL. — *La folie érotique. Encéphale* 1883.
FÉRÉ. — *De l'épilepsie.*
MANTEGAZZA. — *Physiologie de l'amour.*
CHARCOT et MAGNAN. — *Archives de neurologie.*
TARDIEU. — *Traité de médecine légale.*
LACASSAGNE. — *Traité de médecine légale.*
Annales médico-psychologiques.

Trélat. — *La folie lucide.*
A. Bataille. — *Causes criminelles et mondaines.*
Laurent (Emile). — *L'année criminelle.*
Wesphal. — *Archiv. für psychiatrie.*
Krauss. — *Die psychologie des verbrecheus.*
Tarnowsky. — *Die krankhaften erschinungen des geschlechtsinnes.*
R.-V. Krafft-Ebing. — *Neue forschungen ang dem gebret der psychopathia sexualis.*
Hammond. — *L'impuissance chez l'homme et la femme.*
Gyurkovechky (Victor). — *Etude pathologique et thérapeutique de l'impuissance chez l'homme.*
A. Coffignon. — *La corruption à Paris.*
Hartmann. — *Philosophie des Unbewussten.*
Zola. — *Thérèse Raquin.*
Sacher Masoch. — *Vénus en Fourrures.*
Gley. — *Les aberrations de l'instinct sexuel.*
Moreau (Paul) (de Tours). — *Les aberrations du sens génésique.*
Caspen. — *Impotentia et sterilitas virilis.*

Paul Bourget. — *Physiologie de l'amour moderne.*
Karl Elze. — *Lord Byron.*
Guy de Maupassant. — *Bel Ami.*
Gœthe. — *Werther.*
Zola. — *Germinal, la Terre, Nana.*
Théophile Gautier. — *Mademoiselle de Maupin.*
Balzac. — *Physiologie du mariage.*
Descartes. — *Traité des passions.*
Journal des Frères de Goncourt.
Stendhal. — *De l'Amour.*
Brantome. — *Vie des dames galantes.*
G. Haubert. — *Salammbô.*
Catulle-Mendès. — *Zo' Har.*
De Montesquieu. — *Esprit des Lois.*
Schiller. — *Les Brigands.*

VIGNÉ D'OCTON. — *Chair noire.*
CONDILLAC. — *Art de penser.*
Jean RICHEPIN. — *Miarka.*
ERASME. — *Eloge de la Folie*
Marcel PRÈVOST. — *Les Demi-Vierges.*
OVIDE. — *L'art d'aimer.*
HUYSMANS. — *A Rebours.*
A. DE MUSSET. — *La Confession d'un enfant du siècle.*
. MACÉ. — *Un Joli Monde.*

Bordeaux. — Imprimerie du MIDI, 91, rue Porte-Dijeaux.